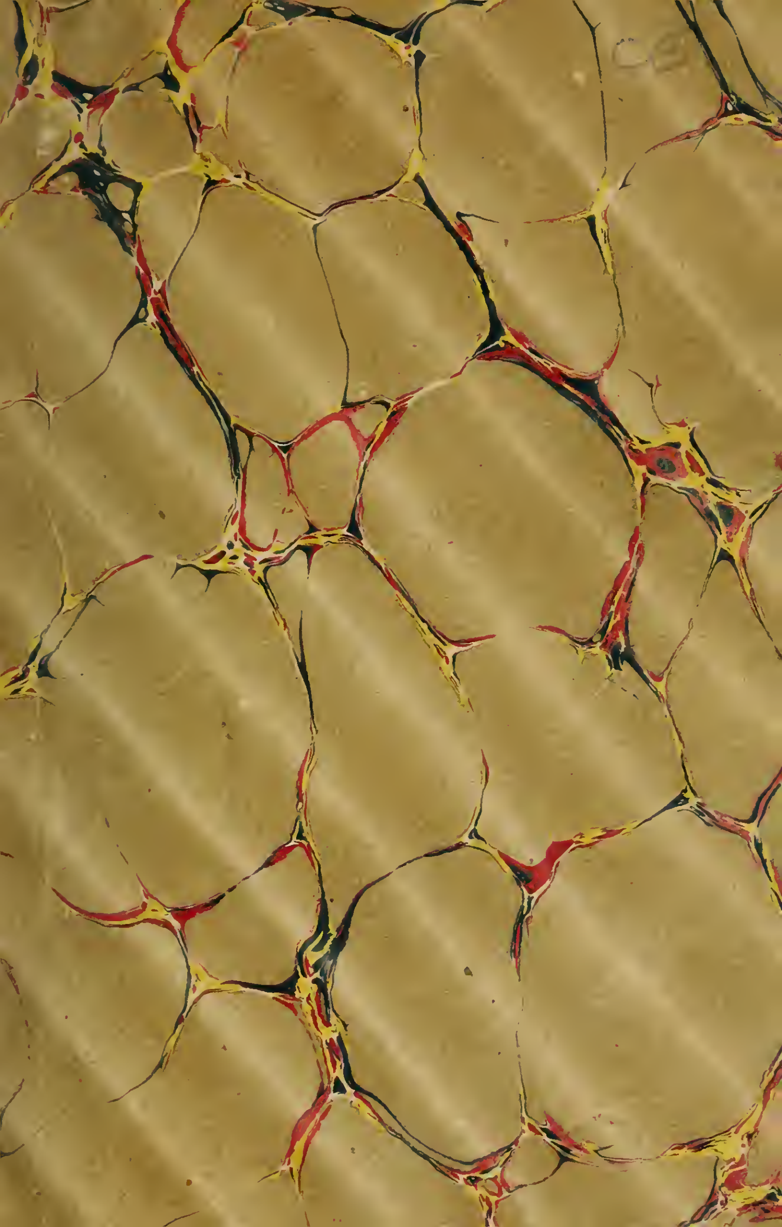












SOUVENIRS

D'UNE

DEMOISELLE

D'HONNEUR

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT BENOIT, 7

SOUVENIRS

D'UNE

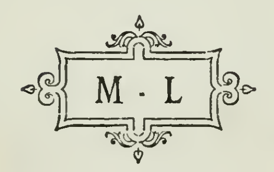
DEMOISELLE

D'HONNEUR

DE

MME LA DUCHESSE DE BOURGOGNE

DEUXIÈME ÉDITION



PARIS

MICHEL LÉVY FRÈRES, ÉDITEURS

Rue Vivienne, Nº 2 *bis*

M DCCC LXI

SOUVENIRS

d'une

DEMOISELLE

D'HONNEUR

Comme je désire dévouer les loisirs de ma retraite à la mémoire de l'aimable princesse qui m'a honorée de ses bonnes grâces, je réunis ici, sans ordre et sans exactitude, tout ce qui me revient à l'esprit des souvenirs de ma jeunesse. Dans le dessein de donner une idée de celle pour qui j'écris, la suite des temps ne m'embarrassera guère, et je raconterai à mesure ce que

le désir de la mieux faire connaître ramènera vivement devant mes yeux.

J'ai eu l'heureuse fortune de passer la fleur de mes années à la plus belle cour du monde; là, tout était nouveau pour moi, les manières, le langage, le costume, et je pourrai peut-être divertir mon lecteur comme autrefois j'amusais ma princesse par l'ingénuité de mes remarques. Il est sans doute bien difficile qu'une étrangère ait le goût et la délicatesse qu'il faudrait pour peindre un si beau modèle, et l'on s'étonnerait de voir une Italienne parler familièrement des plus grands personnages de cette cour de France, si l'on ne savait que le hasard de sa destinée l'a transportée bien jeune hors de son pays. Il convient donc de dire d'abord ici quelques mots de ce qui me regarde en particulier.

Je suis née en 1680 à Viareggio, dans

le comté de Lucques. Je me nomme Fiorenza Orsini, et je descends, par mon père, de cette illustre maison [1] qui a donné une reine à la France, des papes à l'Italie, et s'est alliée à la famille des Médicis. J'étais fille naturelle, et mon père, pour dérober le secret de ma naissance, me fit élever au couvent. Le couvent des Rosines, où je fus déposée à l'âge de trois ans, est situé à Viareggio, sur le bord de la mer, au pied d'une montagne ombragée de grands pins, qu'on nomme dans mon pays pins parasols.

L'abbesse du couvent était de bonne maison ; elle se nommait Vittoria Goffredi, et avait embrassé la vie religieuse, à l'âge de seize ans, par grande dévotion ; elle me logea dès les premiers jours dans sa cellule et me traita comme son enfant. Les reli-

1. Plus connue en France sous le nom des Ursins.

gieuses aussi me prirent en affection ; j'étais leur poupée, elles me promenaient, m'habillaient et me déshabillaient ; dans leur oisive existence tout devient aisément un amusement qui distrait l'ennui de leur cœur. J'avais peu de bien, encore moins de naissance, puisque mon père ne m'avait pas reconnue, et l'on me destinait à l'état religieux. On me fit revêtir un costume noir et blanc, assez semblable à celui des novices, et chanter vêpres et matines avec mon abbesse, qui ne me quittait quasi jamais. Elle me donna quelque instruction et prit plaisir à former mon esprit. J'aimais la lecture, mais il n'y avait dans la bibliothèque du couvent que quelques livres de piété, et au bout de peu de temps je les savais tous par cœur. J'appris un peu de latin, pour suivre les offices, et la langue française ; je lus aussi quelques livres d'his-

toire et de théologie. Tous les soirs, après l'*Angelus*, je me promenais avec mon abbesse sur la terrasse de notre maison, où la vue de la mer, du soleil couchant et des rochers que battaient les flots avec un grand fracas, n'entretenait pas mal mes rêveries.

Je n'ai jamais connu ma mère, et je perdis mon père à un âge où j'étais encore trop jeune pour lui donner des larmes. Je n'avais d'autres parents dans le monde que la comtesse de Pitigliano, belle-sœur de mon père, attachée au service de madame la duchesse de Savoie. Elle venait chaque année suivre la retraite dans notre couvent pendant la semaine sainte, et me trouvant à son gré, elle me comblait de caresses et de présents. Quand j'eus atteint l'âge de treize ans, ma tante m'emmena avec elle, après le caréme, passer quelques jours à

Lucques ; l'année suivante je demeurai un mois entier à Florence. J'étais ravie d'aller et de voir des objets nouveaux ; je parcourais ces palais de marbre où se voient tant de peintures, de sculptures, de bronzes, du travail le plus exquis, tel que l'antiquité n'a rien produit de si achevé. Enfin je ne me lassais pas d'admirer cette belle Florence, dont l'aspect sévère fait mieux paraître encore les merveilles de la renaissance des arts. Je n'avais pas grande vocation pour l'état que l'on voulait me faire embrasser. Peut-être ma tante devina-t-elle que jamais fille ne fut moins propre à faire une religieuse, et sa vive amitié lui fit rechercher une situation qui convînt mieux aux dispositions que je faisais voir. Je crois cependant que je serais toujours demeurée sous la grille du couvent des Rosines, si, avant l'âge où je devais prendre

le voile, de grands événements, qui changeaient la face de l'Europe, n'avaient aussi brusquement changé le cours de ma vie.

La paix était faite entre la France et la Savoie ; ainsi allait bientôt se terminer cette longue guerre qui devait rétablir le roi catholique sur son trône, et n'avait réussi qu'à mettre toute l'Europe en branle. L'étoile du roi Louis XIV commençait à baisser, et ses ennemis s'étonnaient de ne plus voir en lui cette hauteur qui avait signalé sa grandeur au temps de sa prospérité. Comme la fortune avait semblé se partager entre les deux souverains de France et de Piémont, ils se trouvèrent insensiblement disposés à la paix. On rendit au duc de Savoie tout ce qui avait coûté tant d'efforts et de sang à conquérir. On lui rendit son pays et ses forteresses, mais, en échange, il donna sa fille et devint l'allié ou plutôt le

général du roi puissant, dont il avait juré la perte. Les négociations secrètes avaient duré pendant tout l'hiver; ce furent M. de Catinat et M. de Tessé qui hâtèrent le denoûment de la comédie; l'habile chef de la maison de Savoie parut accorder à la crainte ce qu'il sacrifiait aux calculs de son ambition. Mais à quoi bon raconter ici ce que chacun sait? La princesse Marie-Adélaïde de Savoie, âgée de onze ans seulement, fut fiancée au duc de Bourgogne, petit-fils du roi de France, qui n'en avait que treize; elle reçut en dot le comté de Nice, qui dut lui être livré à la célébration de son mariage. Ainsi le veut le sort des princesses; en tout temps, elles furent le prix de l'union des couronnes; et c'est aussi le destin des grands de bouleverser sans s'en douter le sort des petits. Voilà pourquoi, comme je l'ai dit tout à l'heure, la

paix de Savoie advint fort heureusement pour délivrer une fille qui commençait à s'ennuyer de son couvent.

Au mois d'août 1696, un carrosse, traîné de quatre mules, s'arrêta à la porte de notre maison. J'en vis descendre ma tante, la comtesse de Pitigliano, et comme je me précipitais à la grille pour la recevoir, toute surprise de la voir arriver à une époque de l'année où nous ne l'attendions pas, elle m'embrassa en descendant de voiture, et sans plus de préambule m'apprit que j'étais attachée au service de madame la princesse de Savoie. Le ciel tombant sur ma tête ne m'aurait pas plus étonnée; je n'avais jamais élevé si haut mes espérances; je savais que j'étais une fille sans bien et sans avenir; tout au plus avais-je quelque espoir en ma figure, mais ce n'était pas au couvent que j'en pouvais

tirer grand avantage. J'étais si étourdie de mon aventure et si charmée de ma nouvelle fortune que je ne songeai pas à interroger ma tante; je fus réveillée par les questions, les exclamations et les larmes de l'abbesse et des religieuses qui se pressaient autour de nous. J'appris alors que madame la duchesse de Savoie, au moment de se séparer de sa fille, avait craint qu'elle ne se trouvât trop dépaysée en France, et s'était résolue d'attacher à sa personne une Italienne qui lui rappelât le lieu de sa naissance. Ma tante, que l'âge et la maladie éloignaient depuis longtemps de la cour, s'était alors souvenue de sa pauvre nièce. « J'ai, dit-elle à madame la duchesse de Savoie, une parente pensionnaire au couvent des Rosines, dans le comté de Lucques; c'est une fille jolie et qui a de l'esprit; elle a été élevée dans la retraite assez singu-

lièrement et n'a aucun usage du monde ; mais elle est discrète et avisée ; elle s'y fera en peu de temps. » Par égard pour le sang des Orsini qui coulait dans mes veines (bien que je n'eusse pas le droit de porter mon nom) on me donna le titre de fille d'honneur ; en réalité, je devais remplir l'office de femme de chambre.

Au moment de quitter le cloître pour le monde je dirai sans détour quels étaient chez moi ces agréments que l'on estime si fort chez les femmes. J'entrais alors dans ma seizième année ; sans être grande on me trouvait bien prise dans ma petite personne ; j'avais le cou et les bras admirables, la taille ronde et menue. Mes cheveux étaient bruns, naturellement frisés ; mes yeux d'un bleu foncé, bordés de cils noirs et retroussés, petits, mais brillants et doux ; j'avais les traits fins et délicats ; mon

nez, sans être régulier, ne déparait pas mon visage, et ma bouche trop grande était relevée par des dents couleur de perle. Ajoutez à cela une peau brune, mais transparente, et cette fleur de délicatesse (*questo fiore di gioventù*) que l'extrême jeunesse prête à la beauté. Enfin ma figure disait tout ce que je voulais, et j'avais, je crois, reçu du ciel le don de toucher les cœurs; je n'ai vu aucun de ceux qui m'ont approchée y être tout à fait insensible, et ce fut là, je puis le dire, un des bonheurs et des malheurs de ma vie. Pour mon esprit je n'ai que faire d'en parler, ceux qui me lisent en jugeront mieux que moi; mais pour mon naturel je dirai, sans me flatter, que j'avais l'humeur douce et facile, le cœur sincère et cependant l'âme assez fière.

Je pleurai en quittant mon abbesse; elle

s'arracha de mes bras avec des torrents de larmes, mais mon chagrin était mêlé d'une sorte de joie, tandis qu'elle perdait plus que moi en me quittant. Deux heures après je roulais en carrosse sur le bord de la mer, tout au travers des guirlandes de vignes et des bois d'oliviers. Ma tante me parla le long du chemin de mes nouveaux devoirs. Elle me dit qu'elle allait me mener à Chambéry pour me présenter au duc et à la duchesse de Savoie, à qui je rendrais grâces de l'honneur qu'ils me faisaient en m'attachant au service de leur fille. Notre voyage dura plus de huit jours; nous traversions de beaux pays au pied de monts escarpés, dont de grandes roches stériles faisaient mieux paraître encore la fertilité. C'était le soir que nous arrivions à Chambéry. Le cœur me battit bien fort quand je vis, sur le haut de l'esplanade, les sombres

murailles et la lourde façade du château, entouré de larges fossés et de beaux ombrages; je m'abandonnai à la grâce de Dieu.

Je n'avais pas d'habits honnêtes pour me présenter; ma tante me fit faire à la hâte, en quelques jours, un corps de jupe couvert de gros de Tours, couleur gorge de pigeon; j'accommodai confusément mes cheveux, qui étaient fort longs et fort beaux, avec un ruban blanc, et puis nous partîmes pour le château et la présentation. Ma tante me recommandait pendant la route de ne pas oublier mes révérences; j'étais trop préoccupée pour l'écouter, je ne touchais pas terre; j'étais élevée au-dessus de moi-même. J'ai eu toute ma vie un naturel hardi en certaines choses et timide en d'autres; je m'aperçus pour la première fois de quel sang j'étais née, car

je vis que la présence des princes n'avait pas le pouvoir de me troubler.

La cour intérieure du château est ombragée de hêtres et de châtaigniers ; au moment où nous passions sous la voûte, ma tante me jeta un rapide coup d'œil et me dit à voix basse : « Tout va bien, n'aie pas peur. » Les appartements, grands et élevés, étaient assez simplement meublés. En quelques moments j'étais aux pieds de madame la duchesse de Savoie. Elle me releva avec bonté, et dit à ma tante, en me regardant, quelques mots gracieux; puis s'adressant à moi : « C'est une compagne plutôt encore qu'une suivante que j'entends donner à ma fille ; vous lui apprendrez à se souvenir toujours de ses parents et de son pays. » Grande, blonde, blanche, madame la duchesse de Savoie avait dans la nonchalance de sa dé-

marche une majestueuse langueur; son souris fin et éloquent rappelait les grâces de son illustre mère. M. le duc de Savoie était à côté d'elle; jamais je n'oublierai le regard profond de ses yeux noirs enfoncés sous d'épais sourcils, si pénétrant, qu'on avait peine à le supporter. Il avait la mine haute et fière, et je me souviens qu'il caressait sans cesse sa moustache brune tout en m'observant. Pendant l'espace de trois *pater* environ que dura l'entretien de ma tante et de madame la duchesse de Savoie, il ne me quitta pas des yeux ; on aurait dit qu'il voulait deviner la pensée des autres, tout en se gardant soigneusement de livrer la sienne. Enfin il me fit quelques questions sur mon pays, mon couvent, mon éducation ; je répondis sans m'étonner ; tout en me parlant il me caressa familièrement le menton. « Il faudra apprendre le fran-

çais, me dit-il enfin. — « Je le sais déjà, » repris-je sans hésiter, et aussitôt madame la duchesse de Savoie se mit à me parler français; j'en savais assez pour lui répondre sans blesser la délicatesse d'une Française par mon accent. Elle me dit ensuite qu'elle voulait me présenter elle-même à sa fille, et aussitôt, passant dans un autre salon où je la suivis, je vis la petite princesse Adélaïde assise sur des carreaux, un livre à la main, vêtue d'une robe de satin vert avec de longues manches, les cheveux frisés en spirale, la taille longue et busquée et un fil de perles au cou. « Ma fille, lui dit madame la duchesse de Savoie, voici une jeune dame que je vous présente; elle sera votre fille d'honneur et je désire aussi qu'elle soit votre amie. » Sans plus de cérémonie, la jeune princesse s'élança dans mes bras et m'embrassa, ce qui

embarrassa ma tante et fit rire leurs altesses. La tendresse que la jeune princesse daigna me témoigner me toucha si sensiblement que je ne pus cacher mon émotion. Ce qu'observant, madame la duchesse de Savoie me donna une petite tape sur l'épaule, et me baisant sur la joue : « Remettez-vous, ma chère enfant, » me dit-elle. Jamais je n'oublierai cette scène, d'où naquit mon éternel attachement pour ma gracieuse princesse. Elle était alors petite, délicate, maigre, les lèvres grosses et les dents mal rangées ; hors ses grands yeux bruns, les plus beaux, les plus parlants du monde, qui éclairaient son visage, rien n'annonçait encore en elle ces grâces qui ont enchanté la France.

Le soir même j'entrai dans mes nouveaux devoirs ; j'eus l'honneur d'accommoder les cheveux de madame la princesse

de Savoie ; jamais je ne vis une chevelure si brillante et si abondante ; ses cheveux étaient d'un blond cendré de la plus belle couleur du monde, et si longs et si épais qu'ils la couvraient presque entière. Elle passait ensuite entre les mains des autres femmes, mais c'était encore moi, quand sa toilette était achevée, qui lui offrais son mouchoir, ses gants, ses coiffes et son éventail. Dès les premiers jours je fus reçue dans cette royale famille de Savoie comme si j'y eusse vécu toute ma vie. Je n'ai jamais vu de princes si aimables et si familiers avec leurs sujets ; aussi en étaient-ils adorés. Celle qui devait être un jour reine de France me traita comme sa sœur, et me permit de l'aimer autant que j'étais aimée d'elle.

Avant de quitter Chambéry pour Turin, je ne veux pas oublier de dire que j'eus un

jour la bonne fortune de voir ou plutôt d'entrevoir le fils de la belle Olympe Mancini, dont le roi de France avait dédaigné l'épée et qui lui fit payer si cher ses dédains. Le prince Eugène était venu du camp des alliés à Chambéry, déguisé en courrier, pour avoir une entrevue secrète avec le duc Victor-Amédée et sans doute pour lui reprocher ce qu'il nommait sa trahison. Ma tante le reconnut sous son déguisement et me le montra comme il s'évadait à cheval à la tombée du jour. Il passa sous nos fenêtres dans la cour intérieure du château. Je fus saisie d'étonnement en le voyant. Les femmes, on le sait, et surtout de l'âge où j'étais, se laissent aisément distraire du sérieux par la bagatelle; je ne me figurais pas qu'un héros pût avoir le nez retroussé, et jamais je n'aurais reconnu à ses épaules carrées, à sa taille

courte et ramassée, l'intrépide adversaire du plus grand roi de l'Europe.

La cour de Turin était en ce temps-là la plus agréable cour du monde ; la magnificence et la galanterie y paraissaient avec éclat sous le règne d'un prince encore jeune, bien fait, amoureux, et d'une princesse qui n'aimait pas moins que lui les fêtes et les plaisirs ; les jeux et les ris y naissaient sous leurs pas ; on y trouvait une facilité de mœurs qui fuit d'ordinaire la gêne et l'étiquette des cours ; tout y était naturel et agréable. J'ai souvent vu ma princesse, au milieu des pompes de Versailles, regretter la liberté et la joie qui régnaient à Turin. Ce n'étaient que bals, mascarades, ballets, courses de bagues, parties de chasse et de paume, et semblables divertissements. Un commerce continuel de galanterie régnait entre les dames et les

seigneurs de la cour de Turin ; chaque seigneur portait les livrées et les couleurs de sa maîtresse. J'y étais très-heureuse, car l'étiquette et la bienséance ne m'éloignaient pas trop de ma princesse, et madame de Savoie permettait que je la suivisse quelquefois dans les fêtes où elle commençait de paraître ; si jeune qu'elle fût, elle faisait déjà les délices de la cour ; elle avait un fonds de joie inépuisable et une brillante gaieté qui n'empêchait pas une grande sensibilité ; rien n'était si vif et si plaisant que ce qu'elle disait et faisait. Il fallait voir aussi comme elle écoutait ! Elle n'ouvrait pas la bouche qu'elle semblait parler, tant ses yeux suivaient vos regards, comme si elle avait déjà deviné ce que vous alliez lui dire. Souvent ses manières avaient la naïveté de celles d'un enfant ; tout était naturel en elle, car

elle avait reçu peu ou point d'instruction. Madame de Savoie semblait s'être plus occupée de former ses manières que son esprit. « N'oubliez pas, ma fille, lui disait-elle souvent, que la politesse est la première vertu des rois. » M. de Savoie était bien informé à fond de la cour de France, et en avait bien instruit sa fille ; il y parut dans la suite. Je me souviens qu'elle me dit un soir : « Sais-tu, Fiorenza, que tu vas trouver en France une dame qui sera ta maîtresse et la mienne, et qui n'est cependant ni la reine, ni la maîtresse du roi de France? » Parfois aussi, avec un soupir : « Je vais quitter mon pays, mes parents, tout ce que j'aime, mais je serai reine un jour. » Et elle rejetait sa petite tête en arrière d'un air tout à fait plaisant. Tous les soirs, quand j'avais l'honneur de la déshabiller, elle me disait ainsi cent choses à la fois,

qui n'avaient nul rapport l'une à l'autre; mais il y avait tant de vivacité et de naturel dans sa conversation que, n'eût-elle pas été princesse, je l'aurais écoutée avec un extrême plaisir. Et il faut si peu de chose aux grands pour nous séduire!

La veille de notre départ, il y eut un grand festin au palais de M. le duc de Savoie, suivi d'un bal. Après le repas, madame la princesse de Savoie, qui était montée dans ses appartements se reposer un instant, me contraignit de descendre avec elle dans la salle de danse. J'étais si simplement vêtue d'une robe de taffetas gris d'argent et d'un corps de jupe pareil, mes cheveux relevés sans aucun ornement, que je n'osais me présenter. Madame la princesse de Savoie tenait à la main une fleur de grenadier rouge qu'elle me plaça en riant dans les cheveux, et puis

elle m'entraîna malgré ma résistance. En entrant dans la salle de bal, au milieu de toutes ces femmes ornées de fleurs et de pierreries, et de ces seigneurs chamarrés d'or (je ne m'arrêterai pas à décrire ici l'éclat et la variété de leurs costumes), je ne laissai pas que d'attirer les regards, malgré la pauvreté de mon vêtement. Les danseurs s'arrêtèrent, les joueurs de lansquenet oublièrent un instant leurs cartes, et je ne manquai pas de gens qui surent me dire assez à propos que ma jolie taille, ma bonne mine et mes doux regards me paraient plus que toutes les magnificences de celles qui étaient autour de moi. Les danseurs se présentèrent en foule pour m'inviter. Un seigneur dont les cheveux bruns retombaient en boucles abondantes sur les épaules, dont la taille était noble, la physionomie spirituelle et douce, vint,

d'un air aisé et tout à fait galant, me prier de danser une sarabande avec lui; c'était M. de Tessé, ambassadeur du roi de France. Il avait cru flatter ma princesse par cette attention délicate, mais je ne savais pas danser et je me vis contrainte de l'avouer. Je fus enivrée cependant, je le confesse, de mes premiers succès; il me sembla que je reprenais ma vraie place dans le monde et que ma beauté me rendait les droits que le malheur de ma naissance m'avait fait perdre.

Ce fut cependant là mon premier et mon dernier beau jour. Le 10 octobre, madame la princesse de Savoie partait avec sa maison pour se rendre en France. Dès lors confondue dans la foule, bien que toujours admise par mon service dans la familiarité de ma princesse, je n'eus plus la bonne fortune d'approcher d'elle en public. Dans

cette belle comédie du monde et de la cour je n'ai vu que les coulisses et le derrière du théâtre. Que d'autres prennent le soin de peindre les grandes scènes auxquelles ils ont assisté, je ne prétends qu'à redire naïvement ici ce qui s'est passé sous mes yeux.

Je me séparai de ma tante, qui me fit, en me quittant, maintes recommandations de prudence et de bonne conduite. Elle tremblait, ma bonne tante, en me voyant seule, si jeune, sans guide, aventurée sur un terrain semé de piéges de toute sorte. Elle me fit promettre de rester en commerce de lettres avec elle ; on verra plus tard que je tins fidèlement ma parole.

Madame la princesse de Savoie pleura en quittant ses augustes parents. Elle baisa, avant de monter en voiture, la main de monsieur son père et se jeta au cou de

madame sa mère. Madame la princesse de la Cisterne et M. le marquis de Dromero l'accompagnaient. Nous voyagions dans six carrosses, dont le premier tout bosselé d'or était occupé par madame la princesse de Savoie, la princesse de la Cisterne et le marquis de Dromero chargés de la conduire aux frontières de France, les autres par des officiers et des femmes de la suite, desquels j'étais. Nous fûmes contraints de laisser nos voitures et de nous faire porter en litière pour passer les échelles de Savoie. Je frissonnai en mesurant de l'œil les précipices que côtoyait le sentier à peine frayé qu'on appelle la route du haut pays, et je me recommandai à la sainte Vierge et à tous les saints. La princesse arriva sur les quatre heures de l'après-midi à Pont-de-Beauvoisin, le mardi 16 octobre ; c'était là que l'attendaient M. le mar-

quis de Dangeau et un cortége de noblesse très-nombreux qui devait la recevoir aux limites de la France. Elle descendit au couvent des Carmes, situé sur la frontière, et préparé pour elle par le maréchal des logis du duc de Savoie; la bourgeoisie de Chambéry l'accompagnait sous les armes. Elle se reposa dans ses appartements et prit quelques rafraîchissements. Elle était si fatiguée de la route qu'elle pouvait à peine se soutenir, mais j'eus lieu d'observer alors, comme en mainte occasion, avec quelle souplesse cette délicate personne se relevait sous le poids des plus grandes fatigues. Ce fut là qu'elle se sépara de sa maison italienne; tout le monde pleurait; elle distribua à chacun des présents magnifiques sans verser une larme. Quels que fussent les sentiments dont la princesse était agitée, j'admirai son empire

sur elle-même, elle n'en laissa rien paraître. « Tu me restes, toi, ma bonne Fiorenza, » me dit-elle, lorsque j'eus l'honneur de mettre la dernière main à sa toilette. Elle se para pour passer la frontière où l'attendait sa maison de France. Il fallut la déshabiller pour qu'elle ne conservât rien d'une cour étrangère, pas même sa chemise et ses bas, puis nous la vêtîmes à la française de superbes atours venus de Paris, et elle en parut mille fois plus charmante. Elle était coiffée à peindre et plut à tous ceux qui la virent passer : je le lus dans leurs yeux.

Les gardes du roi de France étaient placés jusqu'à la raie du milieu du pont; le carrosse du roi justement sur le milieu, la tête des chevaux tournée du côté de la France. Lorsque la princesse arriva sur le milieu du pont, le page qui portait la queue

de sa robe la quitta, et un page du roi la prit. Elle marchait entourée des gardes de M. de Savoie au bruit des trompettes et des acclamations du peuple; les écuyers la quittèrent et M. le comte de Brionne à la tête des dames et de la maison du roi de France la salua et lui fit un compliment que je n'entendis pas bien. Il lui présenta M. le marquis de Dangeau, son chevalier d'honneur, madame la duchesse du Lude, première dame d'honneur, et les dames du palais. La princesse soutint toutes ces présentations avec beaucoup de grâce et de modestie. Après avoir traversé toute la partie du pont qui appartenait à la France, elle arriva au logis qui lui était préparé, au milieu d'un peuple infini où se mêlait la noblesse accourue des provinces voisines, et aux acclamations de : Vive le roi et madame la princesse de Savoie! J'enten-

dais tout autour de moi dire de ma princesse qu'elle était gracieuse, qu'elle avait bon air, et que sans être une beauté parfaite on ne pouvait être plus agréable qu'elle. Je la rejoignis deux heures après avec les dames et seigneurs de la cour de Savoie qui vinrent lui faire leurs derniers compliments. Comme madame la duchesse du Lude la priait de passer légèrement sur ces cérémonies, de crainte que cela ne lui fît de la peine, elle lui répondit qu'elle ne devait pas s'affliger quand elle allait être la plus heureuse personne du monde.

Après avoir ouï la messe, elle monta dans le carrosse du roi, suivie du chevalier d'honneur et de ses dames; je l'accompagnai avec les gens de la suite dans un carabas, lourde voiture qui contient plus de vingt personnes. Nous avancions lentement au milieu d'un nuage de poussière, et

j'eus tout le loisir de regarder les plaines poudreuses de ce pays que les Français ont si faussement nommé le beau pays de France. Les gens de la campagne et les laboureurs quittaient leur charrue pour nous voir passer; leur figure était hâve et maigre, leurs vêtements déguenillés et leur air aussi stupide que celui des animaux qu'ils conduisaient. Des essaims de pauvres assiégeaient nos voitures, repoussés rudement par les gardes du roi. Enfin, la misère des habitants et la stérilité du pays, voilà, je l'avoue, ce qui me surprit en arrivant en France. En revanche nous arrêtâmes un jour à Lyon, où je fus charmée de voir tout un peuple en habits de fête, les maisons ornées de drapeaux et de tapisseries, et les rues jonchées de fleurs sur notre passage. Toute la ville se réjouissait à notre arrivée, au bruit des canons

et des feux de joie. Le lendemain nous reprîmes notre route à travers ce beau jardin de la France, puisque c'est ainsi que les Français l'ont voulu nommer. Le roi, Monseigneur et Monsieur devaient recevoir madame la princesse de Savoie à Montargis. La foule était immense en arrivant à Montargis et nos voitures avaient peine à avancer.

Je mis le corps à moitié de la portière pour mieux voir, sur le balcon du logis où il était descendu, le roi Louis XIV, qui m'apparut en grande perruque, tout chamarré d'ordres, et environné de tous les princes. Aussitôt qu'il eut aperçu le carrosse de madame la princesse de Savoie, il fut au-devant d'elle pour la recevoir. Elle voulut se jeter à ses genoux en descendant de voiture, mais le roi la retint en lui disant : « Ma fille, je vous attendais avec bien

de l'impatience. » Elle lui prit la main, la baisa, et l'assura que ce jour était le plus heureux de sa vie. Le roi lui présenta Monseigneur, Monsieur, et monseigneur le duc de Chartres, puis il lui donna la main pour monter l'escalier. J'étais descendue de voiture et je parvins, à l'aide des gardes du roi, à me frayer un chemin à travers la foule jusqu'à la porte de la maison où descendait la princesse. Je vis alors en plein le roi de France à la lueur des flambeaux que l'huissier portait devant lui et qu'il approchait de temps en temps de la princesse afin que le peuple la vît mieux. Il me parut encore beau, quoique déjà vieux, et d'une beauté tout à fait majestueuse, mais il me sembla marcher comme sur un théâtre. La princesse de Savoie lui baisa plusieurs fois la main et celle de Monseigneur qui montait l'escalier avec elle, de

l'autre côté du roi. Monseigneur était grand et gros. Comme il avait reçu du ciel un esprit soumis à toutes les volontés de son père, il semblait que son corps en eût aussi pris l'empreinte. Il n'avait ni la grâce, ni la majesté du roi, et cependant il lui ressemblait à s'y méprendre.

Le roi conduisit madame la princesse de Savoie à la chambre qui lui était destinée, où je ne pus la suivre ; là eurent lieu les présentations des princes, des seigneurs et des ducs et pairs. Le soir même, le roi vint à la toilette de ma princesse ; en entrant il lui dit qu'il ne savait pas si elle s'ennuyait avec lui, mais que pour lui il ne la pouvait quitter. Il prit plaisir à la voir habiller, il admira ses cheveux qui, en effet, étaient les plus beaux du monde. Il regarda sa taille, ses bras, ses mains tout comme on ferait d'un joli animal ; je baissai les yeux pendant

cet examen, mais la princesse de Savoie n'en parut pas embarrassée. « Je ne voudrais pas, me dit-il, la changer en quoi que ce soit au monde pour sa personne. » Un moment après il ajouta : « Je voudrais bien que sa pauvre mère pût être ici pour être témoin de la joie que nous avons. » Quand sa toilette fut achevée, il la fit asseoir sur un fauteuil et se mettant sur un petit siége à côté d'elle : « Madame, voilà comme il faut que nous soyons ensemble, en toute liberté. » Il ordonna à la princesse, qui l'appelait Sire, de ne le plus appeler que Monsieur, mais toutefois de le traiter toujours de Majesté. Il lui demanda encore si elle avait trouvé Monseigneur de belle taille ; elle lui répondit qu'elle s'était attendue à le trouver beaucoup plus gros et qu'elle ne trouvait pas qu'il le fût trop. Si bon et gracieux que le roi de France se fît

pour ma princesse, il conservait jusque dans ses plus intimes privautés des façons souveraines qui m'étonnaient, habituée, comme je l'étais, à la simplicité des princes de la maison de Savoie. Au premier moment on aurait pu croire qu'il jouait un rôle de comédie, mais au bout de peu de temps on voyait bien que cet air de Dieu porté sur les nues lui était si naturel qu'il n'aurait pu le quitter.

La princesse monta, en quittant Montargis, dans le carrosse du roi. Le roi était avec Monsieur dans le fond; Monseigneur et la princesse sur le devant; de son côté, à la portière, la duchesse du Lude, à l'autre portière, monseigneur le duc de Chartres; puis venaient douze carrosses à six chevaux et les gardes. Monseigneur le duc de Bourgogne, le duc d'Anjou et le duc de Berri devaient rejoindre la princesse

à Nemours. J'étais assez près de la voiture du roi pour voir très-bien monseigneur le duc de Bourgogne. Il était monté sur un beau cheval d'Espagne richement enharnaché, qu'il maniait bien, habillé non pas magnifiquement, mais le plus galamment du monde; son chapeau à plumes blanches était bordé de dentelles d'or. Il avait une chevelure brune, épaisse et très-crépue, un regard d'aigle à demi voilé par de lourdes paupières, une physionomie fine et agréable au dernier point; enfin, un air et une fierté qui l'auraient fait reconnaître entre mille comme le maître de tout le monde. Une épaule un peu plus forte que l'autre gênait sa démarche, mais il n'y paraissait pas quand il était à cheval. Il rougit en voyant madame la princesse de Savoie, et la salua avec un peu de gaucherie; puis il descendit à la

portière du côté où était la princesse, lui prit la main et la baisa. Je le vis dans un nuage de poussière galopant avec les princes ses frères, aux deux portières du carrosse du roi, jusqu'à notre arrivée à Fontainebleau.

Oh! je vivrais cent ans que je n'oublierais pas cette journée, ces fêtes, ces cris de joie; je fus tout ébahie pendant dix heures de suite. C'était à cinq heures que les carrosses du roi entrèrent dans la cour de Fontainebleau; toute la cour était rangée sur l'escalier en fer à cheval, avec la foule en bas. Les habits de velours de diverses couleurs, les chapeaux à plumes, les casaques bleues brodées d'or et d'argent, étincelaient au soleil. Les chevau-légers, les Cent-suisses, et les officiers des gardes, entourés de force belles livrées, remplissaient la cour du château. Les pages de la

maison du roi étaient vêtus de casaques de couleur de feu chamarrées d'or; tout cela, quoique assez en désordre, n'en paraissait pas moins beau. Je vis la princesse descendre de son carrosse aux cris de : Vive le roi et madame la princesse de Savoie! Le roi monta l'escalier lentement, la tenant par la main, de façon que la foule la vît bien ; elle ne lui venait pas plus haut que le coude; je la perdis de vue, et je me retirai avec les gens de la suite dans les appartements de service.

Ce fut seulement après l'heure du souper que je retrouvaï ma princesse; elle quitta son habit, qui était fort riche et garni de pierreries, et prit un déshabillé. Madame de Maintenon était encore auprès d'elle; elle se tenait debout respectueusement; la princesse de Savoie la contraignit, malgré sa résistance, de s'asseoir dans

un grand fauteuil, et puis fut tout aussitôt se mettre sur une petite chaise auprès d'elle. J'avoue que j'eus peine à comprendre, en voyant madame de Maintenon, la raison de son étrange fortune. J'étais jeune alors et sévère comme on l'est à cet âge. Enveloppée dans ses coiffes noires et sa guimpe brune, je la trouvai fort vieille ; on devinait qu'elle avait été jolie, mais c'est ce que je ne sus pas voir du premier coup d'œil ; elle avait d'ailleurs un beau son de voix, un sourire fin, et un air doux et grave. La princesse de Savoie la caressait d'un air flatteur : « Fi ! lui dit madame de Maintenon, je suis trop vieille. — Eh ! point si vieille ! » Et puis se mettant presque sur ses genoux : « Maman m'a chargée de vous faire mille amitiés et de vous demander la vôtre pour moi. Apprenez-moi bien, je vous prie, ce qu'il faut faire pour

plaire au roi. » Je savais que madame de Savoie avait dû, dans une lettre particulière, me recommander aux bontés de madame de Maintenon, mais je savais aussi qu'elle m'avait dit plus d'une fois : « Défiez-vous de cette vieille femme, elle vous voudra peut-être du mal. »

Je me souvins donc des conseils de ma tante, et je me tins sur la plus grande réserve ; j'évitai un geste, un regard qui pût attirer son attention. Je m'aperçus cependant qu'elle m'observait pendant que j'aidais ma princesse à se défaire de son corset, et que tout en parlant ses yeux se tournaient souvent de mon côté. Madame de Maintenon paraissait si charmée de madame la princesse de Savoie, qu'elle ne se pouvait résoudre à la laisser ; je l'entendis qui disait en se retirant à la dame qui l'accompagnait : « Cette Italienne est vraiment

fort jolie. » Aussitôt qu'elle fut partie, ma princesse me demanda ce que je pensais de tout ce que j'avais vu ; elle m'encouragea à parler sans me gêner ; je lui fis librement mes remarques sur chacun ; à tout ce que je lui dis, elle sourit sans me répondre.

Mais ce fut à Versailles que je m'aperçus combien ma situation était changée. Que j'étais loin des égards et des empressements que l'on avait pour moi à la cour de Turin ! Là, on savait mon vrai nom ; on respectait en moi le sang dont je sortais, et les bontés de monsieur et de madame de Savoie mettaient le comble à ma faveur. Ici je n'osais porter mon nom ; je n'avais pas de titre reconnu ; de fille d'honneur j'étais bien réellement devenue femme de chambre. Les fonctions que j'avais acceptées n'avaient pas de limites précises ; si dans

un moment d'oubli je venais à les dépasser, les murmures des dames d'honneur, attentives à maintenir la distance qui devait être entre elles et moi, m'y faisaient désagréablement rentrer. Confondue avec la valetaille, obligée de subir les rudesses et les bassesses des petites gens, je crois que, sans la tendre affection qui m'unit dès les premiers jours à madame la princesse de Savoie, je n'aurais pu supporter ma position. Mais sa bonté, sa facilité, sa grâce, en adoucissaient l'amertume. Je n'ai jamais vu autant de soin de plaire, avec une attention si continuelle, fût-ce au moindre des valets ; elle ne recevait pas un service du plus petit officier sans l'en remercier. Qu'on juge par là de ce qu'elle était pour moi, qu'elle daignait honorer d'un attachement tout particulier. Je restai cependant durant les années que j'ai passées

à la cour dans cette pénible alternative, ou de me laisser traiter en simple femme de chambre, ou de réclamer auprès de ma princesse le titre de fille d'honneur qui m'avait été donné en Savoie ; mais je savais dans quel embarras je l'aurais mise, et peut-être eût-elle été contrainte de me renvoyer en Italie. La jalousie et la malveillance de mes compagnes auraient travaillé contre moi ; madame de Maintenon aurait parlé; c'est à force d'adresse que madame la princesse de Savoie parvint à me conserver auprès d'elle.

Je ne sais si ce fut la tristesse dont mon âme était pleine, mais je ne trouvai pas à Versailles cet air de magnificence dont on m'avait tant parlé. On remarque dans ce somptueux palais plus de grandeur que de vraie beauté ; tout y est bâti l'un après l'autre, sans dessein général ; le beau et le

laid sont cousus ensemble. Je n'y retrouvais pas la belle symétrie de mes palais de Florence, et la splendide lumière de mon Italie. Les jardins, dont la grandeur étonne, sont d'assez mauvais goût; on y est conduit dans la fraîcheur de l'ombre par un vaste désert. Qui n'admirerait cependant ces bassins, ces cascades, ces bosquets peuplés de statues? Pour l'intérieur, j'avoue que la magnificence m'en surprit, et surtout la grande galerie, qui est sans contredit la plus belle chose de l'univers en son genre. Et pourtant ces plafonds dorés et embellis de peintures, ces lambris rehaussés d'arabesques, ces glaces resplendissantes, ont été décorés par un peintre sans génie, Lebrun. C'est là où l'on voit figurer le grand roi comme un demi-dieu de la fable, où l'on reconnaît ses maîtresses, Fontanges, La Vallière, Mon-

tespan, parmi les nymphes et les déesses.

J'étais logée dans les combles. Rien n'était plus incommode que ma chambre; l'air et la lumière y manquaient. J'y avais les dernières incommodités avec la vue des corridors les plus obscurs et les plus enfermés. Ma cheminée fumait; je grelottais en hiver, et j'étouffais en été. Pour achever ma misère, j'étais fort mal équipée en arrivant à Versailles; je n'avais que trois ou quatre habits; une douzaine de chemises faisaient tout mon linge. Mes gages étaient de cent vingt livres par an. Je prenais mes repas à la volée, jamais régulièrement, car rien n'était plus mal organisé que le service intérieur de la maison royale; tout y était pour la montre et rien pour la commodité. Nous mangions au hasard les restes de nos maîtres. Mais le plus grand de nos maux, c'était la surveillance dont

partout, en ce palais, on est environné; les murailles y ont vraiment des oreilles et des yeux, car chaque coin, chaque réduit recèle un argus chargé d'observer les paroles, les pas et les gestes des habitants du château. Cette hauteur mêlée de bassesse qui déplaît chez les courtisans descend des seigneurs aux valets. Chacun se fait le singe de son maître, et comme lui se prosterne devant la grandeur pour mieux être insolent à son tour.

J'eus cependant le bonheur d'échapper le plus possible au bas monde qui m'entourait. J'avais quelque chose de noble et de libre qui sans doute faisait comprendre que j'étais plutôt née pour être servie que pour servir; avec mon accent étranger et ma figure italienne, on me regardait comme une fleur merveilleuse, un oiseau au brillant plumage; on composait des chansons à ma

louange. Ma princesse m'avait donné, en arrivant à Versailles, un habit complet de toile des Indes; un filet de soie couleur de rose *à l'italienne* retenait mes cheveux relevés derrière la tête avec une agréable négligence, et je vis bien que la simplicité de mon costume plaisait mieux que les accoutrements empruntés de mes compagnes. Que de vers je reçus à cette époque ! Ballades, épîtres, sonnets, madrigaux, je brûlai tout impitoyablement. J'eus quelquefois l'affront de recevoir des déclarations de certaines basses et sottes gens qui osèrent bien me les faire en face, tandis que maint courtisan qui se rendait à l'Œil-de-Bœuf, chapeau bas, tout ruisselant de velours et de dentelles, me jetait en passant un regard à la dérobée, et lançait à mes pieds un billet que je ne daignais même pas ramasser.

J'occupais les heures où je n'étais pas de service à lire, à travailler à quelque ouvrage de femme, et les jours où la poste venait, mon temps se passait à ouvrir mes lettres et à y faire réponse; ainsi je n'avais pas le loisir de m'ennuyer. Mon unique soin était de chérir et de bien servir la princesse à laquelle était liée ma destinée. Dans mon humble situation, j'ai eu cependant le bonheur de me faire deux amis. Ils sont si rares en tous pays, et surtout à la cour, qu'il ne faut pas les oublier. Ce fut Moreau, premier valet de garde-robe de monseigneur le duc de Bourgogne, fort honnête homme, bien fait, et de bonne mine; ce fut aussi madame Cantin, première femme de chambre de madame la princesse de Savoie, douce et obligeante personne. J'avais souvent occasion de voir, malgré les airs reti-

rés qu'elle affectait, la grande Nanon (c'était ainsi qu'on l'appelait), première femme de chambre et favorite de madame de Maintenon. Je ne sais pourquoi elle me prit dès les premiers jours en aversion; peut-être craignit-elle de voir en moi une rivale! Avec ses airs composés, sa dévotion à l'instar de sa maîtresse, je n'ai jamais pu la souffrir. Elle l'imitait dans toutes ses façons d'agir jusqu'à en être risible; je crois cependant qu'elle aurait été bien empêchée de lui emprunter son beau langage et sa raison pleine d'agrément. Il était plus facile de la copier que de l'imiter.

La maison de madame la princesse de Savoie se composait de la duchesse du Lude, dame d'honneur; la comtesse de Mailly, dame d'atour; la comtesse de Dangeau, la comtesse de Roucy, madame

de Nogaret, madame d'O, la marquise du Châtelet, et madame de Montgon, étaient dames du palais. Le roi nomma, en plus, huit dames pour lui tenir compagnie : ce furent madame la duchesse de Sully, mesdames de Maurepas, de Torcy, de Barbesieux et de Mornay, et mesdemoiselles d'Ayen, de Chevreuse et d'Aubigné. Ces trois jeunes personnes étaient pour l'amusement et les promenades; elles ne paraissaient qu'avec leurs mères; mais il y avait aussi une dame favorite de madame de Maintenon, grande, sèche et pédante, qui était toujours là, et venait à tout instant sans être mandée, au grand ennui de la princesse. Elle était pourtant tout égards et attentions pour cette dame, et se surveillait en sa présence, car elle savait que madame de Montchevreuil rapportait tout à madame de Maintenon. Ainsi, dans cette

cour, les grands n'étaient pas moins espionnés que les petits. Toutes ces personnes passaient les après-dînées chez madame la princesse de Savoie. Elles avaient l'honneur de la suivre à la promenade ; au retour, on soupait chez madame de Maintenon, souvent chez le roi. Tous les hommes de la cour s'y rendaient alors, et on passait la soirée parmi les plaisirs de la comédie, du jeu et des violons.

Je ne voyais madame la princesse de Savoie, entraînée dès les premiers jours de notre arrivée dans un tourbillon de fêtes et de représentations, qu'un instant, le matin et le soir. Quand elle était déshabillée et prête à s'endormir, elle me faisait venir auprès de son lit, à l'heure où n'entraient que les femmes de la plus étroite privauté ; là, elle causait avec moi et souvent s'endormait tout en me parlant. C'était un

grand plaisir pour elle de pouvoir s'entretenir en italien, sans être entendue de ceux qui l'entouraient. Elle me disait souvent que grâce à moi elle n'oublierait jamais sa langue maternelle. Elle couchait lacée, avec un corset à crevés de ruban, des manches garnies de dentelles, et portait un grand fichu. Sa chambre était tendue de damas cramoisi galonné d'or avec un lit à baldaquin et à colonnes.

D'ordinaire, madame la princesse de Savoie se réveillait à neuf heures. J'entrais alors, et je lui passais un grand peignoir de taffetas blanc ; elle prenait un livre ou quelque ouvrage de tapisserie. Le roi et madame de Maintenon venaient la baiser au front, s'asseyaient auprès de son lit, entraient et sortaient sans cérémonie. A onze heures, la toilette de représentation avait lieu. On tirait la toilette au

milieu de la chambre; c'était un meuble des plus riches et des plus ornés d'or, de velours et de dentelles. Je présentais la chemise, pour la passer à la première femme de chambre, qui la donnait si les dames d'honneur n'étaient pas encore arrivées. Il y avait alors un plaisir nonpareil à voir madame la princesse de Savoie se coiffer et s'habiller. Elle était fort adroite de ses mains, et souvent relevait elle-même ses beaux cheveux.

Aussitôt qu'elle était levée, sur les onze heures environ, la princesse ne quittait plus guère le vieux roi et madame de Maintenon, qui s'occupait sans relâche de son éducation, et lui faisait prendre, tous les jours, deux leçons, l'une de la fable, l'autre de l'histoire romaine. On lui donna aussi un maître à danser et un autre pour lui apprendre à jouer du clavecin. Ce fut

madame de Maintenon qui forma son esprit. Jusque-là elle n'aimait point à lire et ne savait guère de choses. Elle allait souvent à la maison royale de Saint-Cyr, superbe établissement destiné à l'éducation de cent cinquante demoiselles pauvres et de haute naissance. Madame de Maintenon en était la fondatrice et la directrice. Elle s'ennuyait de la vie qu'elle menait à Versailles au sein des grandeurs; les plaisirs où on la traînait n'étaient plus de son âge; c'était à Saint-Cyr qu'elle se délassait de ses peines. Comme je l'ai dit, elle amenait avec elle madame la princesse de Savoie qui y passait des journées entières. On l'y avait reçue la première fois en cérémonie, et la communauté en grands manteaux était venue au-devant d'elle à la porte de clôture. Souvent elle se divertissait à revêtir le costume des *demoiselles*, à

se mettre aux ordres des religieuses et à s'occuper des menus détails de la maison jusqu'à l'apothicairerie et à la cuisine. Elle était si jeune que tout l'amusait comme une enfant, et il n'est pas de plus grand plaisir pour les princes que d'abdiquer un instant leur rang, sûrs de le reprendre quand ils voudront.

C'était merveille de voir comme mon adroite princesse savait s'insinuer dans l'esprit du roi et de madame de Maintenon; elle cherchait à leur plaire avec un soin étrange, par mille petites grâces dont on n'aurait su dire si elles étaient étudiées ou naturelles. Madame de Maintenon l'appelait « mignonne, » elle l'appelait ma « tante, » la baisait, s'asseyait sur ses genoux. Elle écrivait sous sa dictée, et madame de Maintenon, pour former son style, se prêtait volontiers à cet exercice. Un jour que la belle

Madame lui avait préféré mademoiselle d'Aumale : « Adélaïde de Savoie n'est-elle plus assez bonne demoiselle pour vous servir, ma tante? » lui dit gentiment la princesse. Elle sautait au cou du roi, le tourmentait de toutes sortes de badinages, ouvrait et lisait ses lettres en sa présence, quelquefois même malgré lui, et en usait de même avec madame de Maintenon. Elle accompagnait aussi continuellement le roi à pied dans les jardins, en carrosse ou à la chasse. Je fus un jour mandée par ma princesse dans la chambre de madame de Maintenon pour rajuster sa coiffure et lui remettre son manchon et son éventail; voici le joli tableau que j'eus sous les yeux. La princesse était accroupie sur un coussin de velours rouge, au pied de la niche de damas, où se tenait madame de Maintenon. Près de la cheminée la vieille

dame, enveloppée dans ses coiffes et son écharpe noire, un grand sac de soie verte sur une petite table devant elle, sa tapisserie sur les genoux, la regardait en souriant. Dans ses jeux, la chevelure de la princesse s'était dénouée et retombait sur ses épaules; le vieux roi debout auprès d'elle passait la main dans ses cheveux dont il admirait les ondes épaisses et brillantes; les princesses du sang étaient sur des tabourets autour d'eux, et les dames dans le fond de la chambre, assises à des tables de jeu ou occupées à prendre le café.

Avec tant de prévenances, de chatteries et de soins de plaire au roi et à madame de Maintenon, la princesse de Savoie les aimait-elle? c'est ce que je ne sus jamais bien deviner. Je me le suis souvent demandé sans pouvoir là-dessus satisfaire

ma curiosité, car si familière qu'elle fût avec moi, ma princesse ne me parla jamais à cœur ouvert d'aucun de ceux qui l'entouraient. Si j'osais là-dessus dire tout ce que je pense, je crois que la princesse de Savoie n'aima rien autant que son père et ne vit jamais que son intérêt; ce fut là toute sa morale et toute sa politique. Je l'ai vue fondre en larmes en apprenant la naissance du prince de Piémont, et plus sensible à la joie des uns qu'à la douleur des autres, demeurer les yeux secs dans les plus grands malheurs de sa nouvelle famille, quand bien même la bienséance lui commandait la tristesse.

Le 3 décembre 1697, au jour de ses quinze ans, le mariage fut célébré entre la princesse de Savoie et le duc de Bourgogne, qui n'en avait pas encore seize. L'avant-veille le roi avait envoyé à la

princesse les pierreries de la couronne et une jolie cassette pleine de bijoux, au fond de laquelle était, dans une petite boîte, le portrait de monseigneur le duc de Bourgogne. Elle fit la veille une confession générale et communia par les mains de M. de Meaux qui avait été récemment nommé son premier aumônier. Quand il vint se mettre à genoux pour lui prêter serment : « Ah! dit-elle, je suis bien honteuse de voir à mes pieds une si bonne tête. » Au jour de son mariage, la princesse était vêtue d'une robe blanche brodée d'argent avec des agrafes de rubis, coiffée de mille boucles, les deux des tempes lui tombant fort bas sur la joue, un collier de perles au cou embelli de pendeloques de diamants de la dernière beauté. Il y avait dans son attitude une modestie et une douceur qui charmaient au delà de

toute expression. Monseigneur le duc de Bourgogne vint en grande pompe chez elle avec Monseigneur, Monsieur, tous les princes et toutes les princesses du sang. J'admirais par-dessus tous les autres l'accoutrement de monseigneur le duc de Bourgogne, qui était de toile d'or, orné de pierreries et tout parsemé de perles. Il regardait madame la princesse de Savoie avec des yeux qui faisaient déjà bien voir toute la tendresse qui était dans son âme. Quand ils furent descendus dans le salon du roi, je me glissai par les escaliers intérieurs jusqu'à la chapelle. Il n'y avait rien de plus magnifique que l'ornement de la chapelle et que la manière dont elle était éclairée; tout y était plein; les travées remplies de dames éblouissantes de fleurs et de pierreries, des habits rabattus et brochés d'or, des grandes per-

ruques et des manteaux de cour. On voyait au milieu de la galerie, derrière la balustrade dorée, le roi entouré de sa famille; madame la princesse de Conti, le grand dauphin, le duc du Maine, se tenaient debout autour de lui; madame de Maintenon, enveloppée de ses coiffes noires comme à l'ordinaire, avait les yeux baissés sur son livre de messe. La chapelle était tapissée de haut en bas; cinquante girandoles d'argent répandaient au loin des torrents de lumière; les hymnes joyeux et les flots d'encens s'élevaient dans les airs. Quand les sons majestueux de l'orgue et des trompettes annoncèrent l'élévation, toute la cour se prosterna, et moi, agenouillée dans un coin de la chapelle, derrière la foule, je ne pus rien voir de la cérémonie, mais je priai Dieu du fond du cœur pour la gloire et le bonheur de

cet aimable couple. Qui l'eût dit, que la mort planait déjà sur leurs têtes charmantes et que si peu d'années après le même tombeau dût les enfermer tous deux?

Le soir il y eut grand souper et grand bal, dont je ne vis que les illuminations et n'entendis que les violons. Je descendis dans les jardins pour mieux voir le feu d'artifice sur le grand canal. Il faisait clair de lune; au loin le château brillait de mille feux; tout était silencieux et désert dans l'épaisseur du bois. Tandis qu'à gauche la campagne se déployait dans toute sa beauté, à droite l'encadrement magnifique du palais et des jardins, qu'égayait encore un peu de verdure, se réfléchissait dans l'eau tremblante des bassins. Le feu d'artifice ne fut cependant pas aussi beau qu'on aurait dû s'y attendre; les

fusées s'éteignirent trop vite en retombant dans le canal.

La nouvelle duchesse de Bourgogne se déshabilla le soir devant toutes les dames qui étaient dans la chambre, et la reine d'Angleterre lui donna la chemise. Il fut réglé que monseigneur le duc de Bourgogne continuerait à voir la princesse tous les jours, mais qu'à cause de leur jeune âge, ils vivraient séparés. Elle en pleura d'abord. « Eh! ne suis-je pas sa femme, » s'écria-t-elle? Puis elle en rit après. Le lendemain elle me dit qu'elle ne s'était jamais tant ennuyée que le jour de ses noces, par suite des cérémonies qu'il lui fallut endurer, et des discours qu'elle fut obligée d'entendre. « Monsieur, dit-elle au premier président de la grand'chambre qui la haranguait trop longtemps à son gré, ce que vous me dites est sans doute fort beau,

mais heureusement on ne se marie pas tous les jours. »

La duchesse de Bourgogne mangeait seule, et ne voyait que ses dames et celles à qui le roi en donnait expressément la permission. Mais deux fois par semaine on la voyait à sa toilette; elle y était là comme partout, vive, parlante, agissante, plus occupée des autres que d'elle-même; elle ne se tournait pas une fois au miroir, et ne songeait guère à son ajustement, mais elle avait un regard, un mot gracieux pour chacun. C'est là que j'ai vu tour à tour, comme dans une galerie de tableaux, défiler toute la cour. Mais ici je craindrais que ma mémoire ne me trahît, et de confondre les noms de tous ces visages que je n'ai entrevus qu'un éclair. J'écris de souvenir, sans consulter des notes prises d'avance; aussi ne doit-on pas s'étonner

de trouver si peu d'art, et au contraire tant de désordre dans ma narration. Il est bien à présumer qu'il doit s'y rencontrer plus d'une inadvertance; et s'il fallait dire tous ceux que j'ai vus à la toilette de madame la duchesse de Bourgogne, ce serait nommer quasi toute la cour. Par bonheur, j'ai retrouvé les fragments d'un journal écrit sans suite, pendant le temps que j'ai passé à Versailles. Deux années s'étaient écoulées dans la monotonie d'une vie toujours agitée, mais qui ne m'a pas laissé de grands souvenirs lorsque l'idée me vint d'écrire ce journal. Je le transcris ici pour suppléer, tant bien que mal, aux lacunes de ma mémoire.

Mars 1699.

« Ma princesse prend tous les jours des grâces nouvelles ; elle embellit à vue d'œil. Quand nous sommes arrivés ici, elle était petite et délicate; elle a beaucoup grandi sans perdre son embonpoint; son teint est maintenant blanc, incarnat, comme on peut le désirer; son cou, si beau et si rond, s'est élancé; jamais on ne vit de taille si fine ni si noble, et rien de si gracieux ni d'un tour plus achevé que toute la forme de son corps. A sa démarche ailée et légère, quand elle passe, suivie de son petit nègre, on croirait voir courir une nymphe dans les jardins de Versailles. A sa fraîcheur, on la prendrait pour l'aurore d'un jour d'été. On ne peut moins penser à son ajustement, qui est

souvent négligé. Beaucoup de dames, dans Versailles, font plus de dépense qu'elle; mais si simplement vêtue qu'elle soit, un arrangement naturel la pare en dépit de ses habits. Ses cheveux sont devenus de couleur un peu plus brune; elle a le front et les sourcils arqués de la plus belle forme du monde; ses yeux sont si beaux, si vifs, et quelquefois si amoureux et si languissants, qu'on ne peut ni en soutenir l'éclat, ni en détacher ses regards, et qu'ils semblent éclairer tous les objets sur lesquels ils se fixent. Pour son esprit, on peut dire qu'il brille autant que ses yeux; son humeur est galante et enjouée. Elle a le cœur haut, mais l'esprit flatteur, et une douceur, un charme dans l'air du visage, qui donnent du prix à ses moindres paroles. Enfin, il n'y a rien de si aimable ni de si assorti que son esprit et sa per-

sonne. Aussi peut-on bien dire que ma jeune princesse est vraiment la déesse de ces lieux, et qu'il n'est point de fêtes si elle ne leur prête sa lumière et sa gaieté. C'est ici un tourbillon de bals, de comédies, de chasses, de repas, de cavalcades, et souvent le jeu toute la nuit jusqu'au matin. Je l'habille et la déshabille trois ou quatre fois par jour. Elle aime à la fureur à se divertir, mais on ne la laisse pas respirer; la crainte d'être grosse lui fait rechercher le plaisir avec une nouvelle ardeur, et pour moi je crains que sa santé ne puisse y résister longtemps, car en quelque état qu'on soit en ce pays, il faut toujours s'amuser. Grosse ou malade, il faut que madame la duchesse de Bourgogne soit parée, habillée, serrée dans son corps, qu'elle danse, veille, se fatigue, accompagne le roi dans ses carrosses, à

Marly, à Trianon, à Fontainebleau. Amusée et obéissante, elle ne parle pas de sa santé, le roi n'y pense pas, et de si violents exercices finiront par lui échauffer le sang. Hier au soir, je l'ai entendue soupirer, regretter ses parents et la douce vie que nous menions à Turin. « Ma chère, m'a-t-elle dit l'autre jour, on se moque de tout ici ; l'on ne fait que rire, et l'on ne connaît pas la vraie gaieté. »

Mardi, 17 avril.

« Ce matin je l'ai vue partir à cheval pour la chasse, vêtue d'un petit justaucorps de satin vert qui lui seyait fort bien ; elle y était de très-bonne grâce, et point embarrassée à manier son cheval. Une suite brillante de l'un et de l'autre sexe la sui-

vait en cavalcade. Ils ont été dans le grand parc courre le lièvre avec des lévriers, et allèrent ensuite joindre le roi.

« Après souper, elle fut avec sa jeune société prendre le frais sur le grand canal; sa barque, dorée et décorée de banderoles de couleurs diverses et étincelantes, était suivie d'une multitude de petites barques pavoisées; il y eut de la musique sur l'eau et des violons pendant toute la nuit. Je ne sais ce que le roi et monseigneur le duc de Bourgogne pensent de ces courses nocturnes, qui se prolongent souvent, je crois, plus tard qu'ils ne le voudraient. »

Mercredi, 10 mai.

« Monseigneur le duc de Bourgogne est inquiet de la santé de sa femme; souvent il

m'interroge là-dessus, et dit qu'il craint qu'elle ne se fatigue trop. Il est d'un naturel bien différent du sien ; aussi sérieux et sauvage qu'elle est vive et légère. On ne saurait concevoir toute la délicatesse et la tendresse de la passion qu'il a pour elle. Il est dans des peines de sa santé qui ne sont pas concevables. Je ne puis trouver qu'elle y réponde comme elle le devrait. Il m'a semblé même quelquefois qu'il ne lui plaisait pas, sans qu'elle pût dire pourquoi ; aussi, quand on le voit, serait-il difficile d'en deviner la raison. Je me suis souvent demandé ce qui avait pu, dès le commencement, indisposer ma princesse contre lui. Peut-être que la hauteur de sa piété l'effraye ; elle redoute son austérité quelle que soit sa condescendance pour ses goûts. Les femmes n'aiment pas que les hommes les devancent sur le chemin du

ciel. Elle en fait pourtant tout ce qu'elle veut; souvent elle lui dit en riant : « Si vous faites cela, vous serez cause d'un mal, car je me mettrai en colère. » Un jour, elle me parlait de l'élévation et de la prodigieuse fortune de madame de Maintenon et de mademoiselle Choin, qui, de simple femme de chambre, est devenue secrètement femme de Monseigneur, et devant qui elle, toute fille de roi qu'elle est, se tient, à Meudon, en respect et en timide bienséance, comme devant madame de Maintenon. « Je suis sûre, me dit-elle, que si je mourais demain, le duc de Bourgogne épouserait une sœur grise ou une tourière de Sainte-Marie. »

Lundi, 2 juin.

« Monseigneur le duc de Bourgogne me fait souvent l'honneur de jouer au volant avec moi; il trouve que j'ai bonne grâce à cet exercice. Je m'occupe de tout ce qui peut le divertir, qui est ordinairement de jouer au volant ou à quelque jeu d'action; quelquefois il m'embrasse sans y entendre finesse. On s'étonne, avec l'étendue de son esprit et de ses connaissances, de le voir souvent descendre à des enfantillages inouïs pour son âge; il est vrai que l'on oublie toujours qu'il n'a que dix-huit ans. Mais depuis quelque temps, il est devenu plus froid, plus réservé. Je ne puis concevoir ce qui l'a éloigné de moi; peut-être quelque scrupule de dévotion. »

Jeudi, 3 juillet.

« Monseigneur le duc de Bourgogne ne me parle plus ; il passe à côté de moi sans me regarder, quelquefois même il détourne les yeux. Je crains de lui avoir déplu ; comment ? je ne puis le dire. J'y rêve la nuit, j'en perds le sommeil et la raison. »

Mercredi.

« Voyant que je ne me trouvais sensible, ni occupée que de cette pensée, j'ai résolu de lui parler, de provoquer, si je puis, une explication, mais je n'ose pas l'aborder. »

Samedi.

« Aujourd'hui, je me suis enhardie à l'interroger; il était entré dans l'appartement de madame la duchesse de Bourgogne, et m'a trouvée seule qui rangeais quelques objets de toilette. Je lui ai demandé en rougissant, et les larmes aux yeux, si j'avais eu le malheur de perdre ses bonnes grâces, puisqu'il ne me parlait plus jamais. Il m'a assuré qu'il n'avait rien à me reprocher, mais qu'il était si distrait que souvent il demeurait longtemps sans faire attention aux gens. Cependant il avait l'air un peu embarrassé, et je suis revenue à ma première idée. »

Samedi, 18 juillet.

« Depuis samedi (il y a déjà huit jours), il m'aborde un moment toutes les fois qu'il me rencontre. Le plaisir et la bonne amitié avec laquelle il me parle me touchent sensiblement. Hier, il m'a dit en badinant que j'avais l'esprit un peu romanesque, qu'on disait que la cour de Savoie, d'où je sortais, avait fort de cet air. J'ai été si sotte, et il m'a pris une telle envie de pleurer, que je n'ai su que répondre. Il y a dans tout ce qu'il dit une grandeur, un agrément et une noble simplicité qu'on ne peut expliquer. Son naturel est bouillant, mais si gêné par la règle étroite où le soumet sa conscience délicate et sévère, qu'à le voir de loin on lui trouve je

ne sais quoi de farouche qui vous effraye. Il a pourtant beaucoup de lumières dans sa piété et de modestie dans ses connaissances; l'esprit et la pénétration brillent en lui de toutes parts. Sa vertu, son austérité, en imposent au roi lui-même. Il serait sans doute blessé qu'on s'en aperçût, mais celui qui inspire tant de crainte, tant de respect autour de lui, n'est pas lui-même sans timidité devant son petit-fils. Je ne puis nier cependant que sa piété n'ait parfois quelque chose de rude et de rétréci. J'ai souvent entendu de petites altercations entre madame sa femme et lui au sujet des fêtes et des spectacles, où il consent bien qu'elle aille, mais où il ne veut pas toujours la suivre. Le jour de l'Épiphanie, il a refusé de se rendre avec elle au bal de la cour. Malgré ses instances, auxquelles je me permis de joindre les miennes, il est

resté enfermé chez lui. Le scandale a été grand, et la mauvaise humeur du roi, son grand-père, très-marquée. Depuis ce temps, il est dans une sorte de disgrâce. Le roi le traite avec une aigreur mal aisément dissimulée; les courtisans s'éloignent de lui. Je sais pourtant qu'il aimait naturellement la musique, le jeu et les spectacles avec passion. »

Samedi, 1er août.

« Madame la duchesse de Bourgogne m'a permis d'aller deux fois au spectacle dans ses loges, au Théâtre-Français, où j'ai entendu *Bajazet*, nouvelle pièce de M. Racine, célèbre par ses comédies. La Champmeslé y est divine; elle m'a arraché des larmes. Hier, je fus à l'Opéra. On appelle ainsi

5.

un théâtre où les comédiens chantent la comédie en musique; ceux qui s'y connaissent les estiment fort : pour moi, je ne puis m'habituer aux cris des chanteurs français; je préfère nos Italiens. On jouait l'*Alceste*, de M. Baptiste. La musique m'a semblé assez belle, mais je confesse que le ballet, qu'on admire, m'a paru ridicule, malgré la magnificence des décors.

« Hier soir, j'ai chanté quelques airs d'opéra et récité des vers que j'avais retenus, pour amuser madame la duchesse de Bourgogne. Elle en fut si contente, qu'elle me demanda de faire un personnage dans la pièce qu'elle répète en ce moment à Saint-Cyr, où ces demoiselles préparent une nouvelle comédie de M. Racine. Elle veut me faire jouer et chanter dans les chœurs le rôle d'une petite Israélite. Je me suis défendue tant que j'ai pu; je me sou-

viens toujours de ce que m'a dit madame de Savoie; je crains tout ce qui peut attirer sur moi l'attention de madame de Maintenon. Mais une princesse de dix-sept ans, enfant gâtée et adorée, est habituée à voir tout céder autour d'elle. Quand elle veut bien user de son regard de velours et de son ton de voix caressant, il n'y a façon de lui résister. »

Mardi, 9 août.

« J'ai été ce matin à Saint-Cyr. Madame la duchesse de Bourgogne m'avait fait apprendre la musique et les vers de mon rôle; madame de Maintenon et M. Racine étaient prévenus de sa fantaisie. Elle m'a amené dans son carrosse. Madame de Maintenon attendait madame la duchesse de

Bourgogne avec les demoiselles dans un grand vestibule au-dessus de celui des classes; c'est là où l'on répétait; heureusement madame de Maintenon n'a pas semblé faire grande attention à moi. Les demoiselles m'ont examiné curieusement quand je suis entrée ; j'aurais voulu me cacher sous les jupes de madame la duchesse de Bourgogne. Elles sont bien au nombre de cent cinquante. Il y en a de trois âges : d'anciennes, de jeunes et des enfants de cinq à six ans, toutes vêtues de noir, avec des fraises blanches et de grandes collerettes, les cheveux frisés tout autour de la tête, le corsage attaché à l'épaule avec un nœud rouge, vert, jaune ou bleu, selon les classes. C'est un costume sérieux mais galant, dont le col rabattu et les manches retroussées font valoir les jolis cous et les jolis bras. J'en ai vu quelques-unes belles comme des

madones. Quand madame la duchesse de Bourgogne entra, elles se pressèrent autour d'elle ; on aurait dit un essaim d'abeilles qui s'échappe de la ruche, et rien n'était plus joli que ces groupes de têtes brunes et blondes, s'élevant les unes au-dessus des autres.

« La pièce que l'on répète est tirée de l'Écriture sainte et du Livre des Rois; on la nomme *Athalie*. Madame la duchesse de Bourgogne la trouve froide et ennuyeuse; madame de Maintenon la défend; elle dit que cela n'a pas réussi une première fois, mais que cela reviendra sur l'eau ; pour moi, je ne laissai pas, en l'écoutant, d'y trouver des beautés. M. Racine distribue lui-même les rôles, surveille les demoiselles et leur apprend à déclamer. Je crois que madame la duchesse de Bourgogne ne l'aime pas, parce qu'à travers ses compli-

ments elle a démêlé qu'il ne trouvait pas qu'elle jouât bien. Madame la duchesse de Bourgogne fait le personnage de Josabeth; la comtesse d'Ayen, celui de Salomé; monseigneur le duc de Chartres, celui d'Abner. On a fait venir le célèbre acteur Baron, déjà vieux et retiré du théâtre, pour jouer le rôle du grand-prêtre Joad. C'est mademoiselle de Mornay, jeune personne tout aimable et pleine d'agréments, qui fait le personnage du petit Eliacin, et madame de La Maisonfort, celui de la furieuse Athalie. Les demoiselles récitent et chantent dans les chœurs. Parmi elles se trouvait la charmante madame de Caylus, que je vois souvent venir chez ma princesse, les yeux bien rouges, et lui conter ses chagrins, quand elle a été grondée par sa tante. On partage le vestibule en deux; un côté est destiné aux acteurs et l'autre aux spec-

tateurs. Madame de Maintenon est assise en reine, en face de la scène, dans un grand fauteuil, avec un tapis de pied préparé à l'avance pour elle. M. Racine est debout, à quelque distance de nous, son manuscrit d'une main, et de l'autre se tenant le menton ; à tout instant, il s'avance et nous interrompt. Il ne semblait pas trop satisfait des acteurs et de la déclamation, qui, en effet, me parut des plus médiocres ; monseigneur le duc de Chartres est le seul qui joue avec esprit.

« Je fus bien intimidée quand il me fallut élever la voix devant cette auguste assemblée, mais M. Racine dit tout de suite qu'il aimait mon accent italien. Après la répétition, il m'a tapé doucement sur la joue, et m'a dit que ma voix lui allait au cœur, et que, s'il eût dépendu de lui, il m'aurait donné un person-

nage plus important. Je fus d'autant plus flattée de son suffrage, qu'on admire beaucoup ici la lumière, la délicatesse de son esprit et son inimitable talent pour les vers. »

Lundi.

« Je continue d'aller tous les jours à la répétition ; la pièce avance, et nous devons la répéter demain chez madame de Maintenon. C'était là que devait se jouer la comédie, mais la saison est si belle, que madame la duchesse de Bourgogne serait tentée de la représenter en plein air. C'est encore un secret; je l'entends souvent qui dispute là-dessus à voix basse avec sa tante. Sa tante fait tout ce qu'elle veut; elle ne refuse rien à sa mignonne et lui passera encore cette fantaisie. »

Mercredi.

« Nous avons répété hier chez madame de Maintenon. Le roi a paru un instant, et puis s'en est allé. La pièce marche mieux qu'à Saint-Cyr. Après *Athalie*, sont venues *les Précieuses ridicules*; là, je n'ai fait qu'écouter. Monseigneur le duc de Chartres a joué le rôle du Vicomte avec infiniment d'esprit; le marquis de La Vrillière, celui du Marquis. Monseigneur le duc de Chartres a de la grâce à tout ce qu'il fait; son visage est large, mais agréable. Il a le port aisé et gracieux; son accueil est doux, facile pour ceux qui l'approchent, et met tout le monde à l'aise avec lui. Nous étions là dans le sanctuaire de la haute et puissante dame de ces lieux; toutes ses dames favorites

étaient autour de nous : la jolie madame de Dangeau et la vieille madame d'Heudicourt, mademoiselle d'Osmond et mademoiselle d'Aumale, madame de Lillebonne et madame d'Epinay. On parle toujours de représenter la comédie en plein air ; c'est le roi qui décidera là-dessus. »

Vendredi.

« J'avais bien raison de me défier de cette comédie et de ses suites. Le bruit m'est revenu de plusieurs côtés que madame de Maintenon avait mal parlé de moi. Elle a dit au roi que madame la duchesse de Bourgogne s'était follement attachée à cette fille italienne; qu'elle avait été jusqu'à lui faire jouer la comédie avec la famille royale

et les demoiselles de Saint-Cyr, ce qui était hors de toute convenance et du dernier ridicule. Enfin il est question de se défaire de moi honnêtement, au moyen de quelque mariage en province. Tout cela m'est revenu par Moreau, qui le tenait de Nanon. Elle s'est vantée auprès de lui que je ne resterais pas plus de deux mois dans le château. Je n'ai pas hésité à tout raconter à madame la duchesse de Bourgogne; je me suis jetée aux pieds de monseigneur le duc de Bourgogne en lui demandant de me préserver des suites des imprudences que m'avait fait faire, malgré moi, madame sa femme. Ils m'ont assuré tous deux que, quoi qu'on pût faire, ils ne se sépareraient jamais de moi. Madame la duchesse de Bourgogne voulut bien me dire que j'avais eu parfaitement raison de la prévenir de ce qui se machinait sourde-

ment contre moi. Toutes les fois qu'on lui fait de faux rapports qui pourraient me nuire (et Dieu sait que cela arrive souvent, dans ce beau monde de calomnies et de délations où nous vivons), elle a la bonté de me le répéter aussitôt, et cela ne porte aucune atteinte à la confiance dont elle ne cesse de m'honorer. Plus j'ai le bonheur d'être admise dans l'intimité de mes maîtres, plus je m'observe afin de n'en rien laisser transpirer au dehors ; mais qui reste ignoré à la cour ? Je sais que je vis entourée de flatteurs et d'ennemis. On me fait la cour en face et l'on me déchire par derrière ; je cherche à m'élever au-dessus de ces misères. Madame la duchesse de Bourgogne est elle-même dans un grand embarras. Elle a joué et perdu de grosses sommes au lansquenet ; elle n'ose l'avouer au roi, qui a déjà souvent payé ses dettes ;

elle n'ose l'avouer à monseigneur le duc de Bourgogne : et il faudra qu'elle s'expose aux gronderies de madame de Maintenon, qui lui lavera la tête d'importance. Comme elle fait sa grande affaire, pour l'autre monde, du salut du roi, et pour celui-ci, de la conduite des princesses du sang, si elle acquitte les dettes de madame la duchesse de Bourgogne, ce ne sera pas sans lui faire payer cher ses bienfaits. Madame la duchesse de Bourgogne la craint beaucoup ; elle se sait surveillée par elle à toutes les heures du jour ; et cependant elle prend quelquefois avec elle des libertés qui étonnent. Elle-même m'a raconté qu'assise l'autre jour sur le bras de son fauteuil, en présence du roi, elle lui dit en badinant : « Savez-vous pourquoi, ma tante, en Angleterre les reines gouvernent mieux que les rois ? C'est que, sous les rois, ce sont

les femmes qui gouvernent, et ce sont les hommes, sous les reines. » Le plaisant, ajouta-t-elle, c'est qu'ils en rirent tous les deux, et convinrent que c'était vrai ! »

Dimanche, 21 août.

« *Athalie* a été représentée hier au soir en plein air, avec les chœurs et la musique du roi. Les peintres, les sculpteurs et les architectes avaient commencé d'être employés depuis plusieurs jours à faire de belles machines pour la représentation. On ne saurait dire la beauté de ces jardins et de cette musique. On avait élevé le théâtre avec des colonnes et des guirlandes sous la feuillée ; le grand canal faisait le fond ; les deux côtés étaient ornés de grands

orangers, et de douze colonnes de marbre, qui laissaient voir le grand canal en perspective. Devant chaque oranger, s'élevaient des guéridons d'or et d'azur chargés de girandoles d'argent allumées de mille bougies, et de grands vases de porcelaine remplis de fleurs. Les violons et les hautbois remplissaient l'air d'une douce harmonie ; c'était une féerie, et la lune fut témoin de tout. La toile se leva au son des plus belles chaconnes de Lully. Les costumes des acteurs répondaient à la magnificence du théâtre ; ils étaient tous revêtus d'habits à la juive ornés de perles et de diamants ; celui de madame la duchesse de Bourgogne, rehaussé de pierreries qui éblouissaient les yeux. Tout le bel air était sur le théâtre, et, devant nous, la cour rangée sur des gradins en amphithéâtre. J'ai vu là, assises au premier rang, les deux

filles des amours du roi, madame la duchesse et madame la princesse de Conti, toutes deux belles comme des anges. Il me sembla que l'une avait dans les yeux le feu de l'esprit caustique de madame sa mère, et l'autre l'angélique douceur de celle qui en fut la victime. Mais que dire de madame de Caylus, qui vint sur le bord de la scène, tout enveloppée de gaze, réciter un prologue à la louange du roi, avec cet air fin et brillant et cette grâce nonpareille qu'on lui connaît? Chaque acteur s'est vraiment surpassé. Madame la duchesse de Bourgogne a bien mieux joué à la scène qu'à la répétition ; aussi, depuis ce jour, Athalie est merveilleuse, et M. Racine est un grand homme. Et cependant la pièce a été reçue avec assez de défaveur ; on continue de la trouver froide, et je ne pense pas que M. Racine soit content. Pour ma part, j'ai

joué naturellement mon personnage ; je me regardai en passant dans une glace qui réfléchissait mes traits, et je me trouvai d'assez bonne grâce. Je vis tout de suite que monseigneur le duc de Bourgogne n'y était pas ; j'aurais voulu qu'il me vît dans ma gloire. Il m'avait pourtant promis, à la toilette de madame sa femme, qu'il viendrait à la représentation. Je l'ai cherché des yeux à côté du roi, et n'ai pu parvenir à le voir. M. de Nangis était sur le théâtre et n'a cessé de me regarder tout le temps que j'ai été en scène. Quand la pièce a été finie, il m'a donné le bras pour m'aider à descendre les gradins ; pendant qu'il me parlait à voix basse, j'ai feint de regarder de l'autre côté. J'ai été m'asseoir parmi les spectateurs, pour assister aux *Précieuses ridicules*. Madame la duchesse de Bourgogne a mieux joué encore dans

le rôle comique que dans le sérieux. Après la représentation, toute la cour s'est rendue à Trianon, palais de marbre, de jaspe et de porphyre, où le roi avait fait préparer une magnifique collation. Et il fallut voir de quelle profusion et de quelle délicatesse tout cela fut servi ! »

J'interromps ici mon journal, où j'ai nommé par mégarde M. de Nangis, croyant ne pas devoir supprimer le récit d'une petite aventure où je fus très-innocemment mêlée. Sans vouloir à aucun prix révéler des secrets respectables pour moi par tant de raisons, je ne prétends pas dissimuler ce qui s'est dit sur M. de Nangis. Malheureusement il n'est pas de secrets dans les cours ; je ne dirai là-dessus que ce qui ne s'en peut taire. On ne l'a que trop su, cette princesse, idole de ceux qui l'entouraient, fut elle-même atteinte du trait dont elle

blessait les cœurs. Qui aurait pu vivre dans ce monde de galanterie, sans connaître tôt ou tard ce doux mal? Je mentirais en disant qu'elle ne se laissa pas enivrer, et ne donna parfois dans les travers du temps. Son malheur vint de ce que, n'ayant pas assez aimé son mari, elle fut en quelque sorte obligée d'amuser son cœur ailleurs. Certes, M. de Nangis, qui sut l'attendrir, était bien éloigné de valoir M. le duc de Bourgogne, et si encore il l'eût aimée comme elle méritait de l'être! Jeune, beau, galant, et bien fait de sa personne, il m'avait, depuis plusieurs mois, environnée d'hommages assidus. A vingt et un ans j'étais dans la fleur d'une beauté dont l'éclat n'avait pas encore pâli. Je n'avais songé jusque-là qu'à me distraire de ce que je voyais, comme d'une belle comédie où je n'aurais nul intérêt. Cédant à la contagion

de l'air que je respirais, je confesse qu'au lieu de lui tenir rigueur, comme j'avais fait jusqu'alors à ceux de haut et de bas étage qui avaient entrepris le siége de ma vertu, j'eus la faiblesse de l'écouter et de recevoir ses lettres.

Ce n'est pas que je fusse touchée d'une bien violente inclination ; je n'avais, je crois, en consultant mon cœur, que cette inclination de reconnaissance que les petits ont pour les grands qui daignent descendre jusqu'à eux. Je n'étais pas insensible à la gloire d'avoir enchaîné l'homme de la cour le plus aimable et le mieux fait de sa personne. Il avait montré une valeur brillante à la guerre, et, recherché de toutes les femmes, il sut fort bien, par des airs empressés, et des regards à la dérobée, me témoigner de l'état de son cœur. Enfin il hasarda d'écrire, et j'entretins avec lui un

commerce de lettres. Mais il avait, depuis bien des années, une galanterie publique avec madame de La Vrillière, fille de madame de Mailly, dame d'atour de madame la duchesse de Bourgogne, et j'étais aise de me voir sacrifier la fille de celle qui m'avait souvent humiliée de ses dédains. Et puis, je l'avouerai, certaines idées ambitieuses m'étaient alors entrées dans la tête, à la vue de cette cour, où le malheur de ma naissance était, pour les enfants du roi, un titre de gloire et un échelon de grandeur. Je pensais que si une madame Scarron avait pu, par le seul effet de ses charmes, se faire quasi reine de France, une demoiselle Choin, femme de Monseigneur, pareille fortune pouvait bien arriver à une fille du sang des Orsini qui comptait des papes et des reines parmi ses aïeux.

Je me disais que si le roi avait eu le

courage d'épouser cette honnête fille, qui lui disait en le quittant : « Vous pleurez, sire, et vous êtes le maître, » il n'aurait peut-être pas scandalisé le monde du spectacle de ses amours. Comme j'avais la tête pleine de ces ambitieuses visées, je me figurais que M. de Nangis, plus hardi, serait tenté de donner à celle qu'il avait choisie le nom de comtesse de Nangis. Ce qu'on aime persuade, et l'on croit aisément ce que l'on souhaite ; je ne voulais pas, en le désespérant, perdre la plus brillante fortune. Aussi j'avais soin de ne pas le rebuter, et de le tenir toujours dans une juste mesure d'espérance et de crainte. « Si vous m'aimez, lui disais-je souvent en riant à moitié, alors qu'il semblait attendre la vie ou la mort de mon regard, prouvez-le-moi en m'épousant. » A ces mots, il laissait tomber mes paroles comme s'il ne

les eût pas entendues, et me parlait de mes yeux si fins et si doux; puis il revenait le lendemain aussi empressé que jamais. Cependant, je remarquais depuis peu de temps tant de faiblesse et d'inégalité dans sa conduite vis-à-vis de moi, que je commençais à me lasser. J'en étais là de mon intrigue amoureuse, quand j'appris par les valets (ces Argus ne laissent pas échapper le moindre des mouvements de leurs maîtres) qu'il existait un tendre engagement entre madame la duchesse de Bourgogne et M. de Nangis. Les soupers la nuit, dans les bois de Marly, commençaient alors à s'introduire. On parlait de lettres, de rendez-vous dans le parc de Marly, de beaucoup de manéges et d'imprudences. Tous ces sots bruits me faisaient de très-grandes peines.

J'avais bien cru remarquer que madame

la duchesse de Bourgogne ne semblait pas haïr M. de Nangis; depuis quelque temps (je le voyais bien), l'esprit de ma princesse n'était pas libre et son cœur semblait agité; elle était moins gaie et plus souvent rêveuse; mais le respect me fermait la bouche et je n'osais provoquer des confidences qu'elle ne me faisait pas. Elle ne voyait peut-être pas clair dans ses sentiments, mais le public y voyait plus clair qu'elle-même. J'étais cependant dans une inquiétude mortelle, et je résolus de me délivrer à tout prix des doutes qui me tourmentaient. Je pensais que si ma princesse s'était engagée dans une galanterie, je ne pouvais manquer de le savoir. Une occasion vint à se présenter. Monseigneur donnait à Meudon un bal masqué où tous les masques pouvaient entrer sans être invités, c'est-à-dire autant de masques que la salle où l'on donnait le bal

en pouvait contenir. Le roi s'était d'abord opposé à ce que madame la duchesse de Bourgogne se rendît à cette assemblée où elle pouvait se trouver exposée à danser avec le premier venu, un comédien, peut-être ; il pensait que la dignité de son rang en pouvait souffrir. Mais la crainte d'affliger Monseigneur l'emporta, et madame la duchesse de Bourgogne, que la nouveauté du spectacle amusait beaucoup, se rendit incognito à Meudon, masquée avec une andrienne, et un domino de velours noir rehaussé de diamants. Tous ceux qui vinrent là étaient masqués, les uns vêtus de noir, les autres d'étoffes lamées d'or et d'argent. Monseigneur le Dauphin seul ne l'était pas, et madame la duchesse d'Albe, qui arrivait d'Espagne ; le roi lui-même, sans être masqué, avait mis une robe de chambre de gaze par-dessus son habit.

Je me rendis au bal dans un carrosse emprunté. Je profitai de la foule et des masques pour me glisser dans les appârtements, si bien déguisée par mon domino et mon masque de soie noire, que personne n'aurait pu me reconnaître. Je distinguai le costume de madame la duchesse de Bourgogne, et je découvris bien vite M. de Nangis à la taille et à la démarche. Je les suivis et les épiai tous deux pendant toute la soirée. Comme ils croyaient, sous leurs déguisements, n'être reconnus de personne, ils ne craignirent pas de se rapprocher, et j'entendis quelques mots qui ne me laissèrent aucun doute sur l'attachement qui était entre eux. Voir une rivale dans ma princesse, quelle douleur si véritablement j'eusse aimé M. de Nangis de cet amour dont je croyais avoir l'âme possédée! Je m'étonnai de ne pas sentir en moi ces

transports que devait exciter une si noire trahison. Mon inclination se dissipa comme par enchantement, et, me sentant bien guérie par la découverte que je fis de sa bassesse, je résolus, si je pouvais, d'éclairer ma princesse, et de démasquer son perfide amant. Le soir même, je me jetai à ses genoux ; je lui contai toute mon aventure, et l'audace que j'avais eue de pénétrer dans le bal pour l'observer. Je lui ouvris mon cœur avec un empressement trop sincère et trop naturel pour qu'elle pût douter de ma fidélité. Elle rougit, pâlit, devint de toutes les couleurs, quand, pour l'assurer de ma sincérité, je lui montrai les lettres que m'écrivait M. de Nangis. « Regardez-vous, madame, lui dis-je, et regardez-moi; pouvez-vous ignorer ce que vous valez? Auriez-vous pu penser qu'une personne sur qui vous auriez daigné arrêter vos

regards eût pu jeter les yeux sur moi, autrement qu'à cause de vous? Ah! madame, croyez-moi, l'homme qui a pu nous tromper toutes deux n'est digne ni de vous, ni de moi, » ajoutai-je à voix basse.

Ma princesse me parut aussi indignée que je pouvais le désirer. La rougeur et les larmes qu'elle s'efforçait en vain de cacher témoignaient de l'état de son cœur. Je me permis alors de la gronder un peu et de lui représenter le tort qu'elle faisait à sa réputation par ses imprudences. « Vous n'êtes, lui dis-je, occupée que de M. de Nangis ; ce que vous nommez bonté et attachement, vos gens le nomment amour. » J'osai même dire quelques mots à demi-voix de monseigneur le duc de Bourgogne et du noble cœur tout rempli de la plus tendre passion pour elle, que son infidélité aurait transpercé. « Vous voyez comme il

vous aime. Toutes ses actions, toute sa conduite, tous ses soins, toute sa tristesse vous le disent assez. » Pendant que je parlais, ma princesse était tombée dans une profonde distraction ; elle en sortit avec un violent désir de confondre son infidèle, et pour cela elle imagina un expédient dont je me défendis longtemps, parce qu'il me semblait de la dernière imprudence. Mais elle était dans l'âge où ce qui est périlleux semble agréable. Je fus étrangement saisie de sa proposition, et je lui représentai avec force que si nous venions à être découvertes toutes deux, elle en serait quitte pour une gronderie et quelques larmes versées, mais que je serais perdue sans ressource ; et à quels excès pouvait se porter contre moi la vengeance de M. de Nangis ?

Je reprends ici mon journal qui aurait

été tout à fait incompréhensible sans ce petit éclaircissement.

Samedi.

« Il est minuit ; madame la duchesse de Bourgogne vient de monter dans ma chambre. Il lui a fallu de nouveau triompher de mes scrupules. Je lui ai fortement représenté le danger d'être découverte. Après avoir passé un très-long temps dans ces agitations, je n'ai pu me refuser à cette mascarade ; j'ai consenti à faire l'échange de nos vêtements. Elle a mis ma robe, ma mante, mon corps de jupe et mes mules ; bien qu'elle soit plus grande que moi, sa taille est assez semblable à la mienne pour que mes vêtements lui siéent bien. Elle a caché ses cheveux sous mes coiffes, et cou-

vert son visage d'un *loup*[1]. Je l'entends qui descend dans le parc par l'escalier intérieur du château. L'inquiétude me prend, je ne puis rester plus longtemps dans ma chambre. Je meurs de peur qu'on ne la découvre. Je suis aussi dans une grande impatience de savoir si M. de Nangis s'est rendu au rendez-vous que je lui ai donné. La curiosité l'emporte sur la prudence. Je ne puis me tenir de la suivre. Amour, protége-nous toutes deux ! »

Dimanche.

« Hier au soir je suis descendue dans le parc, enveloppée d'un manteau et d'un capuchon de soie noire. J'ai vu de loin ma-

1. Sorte de masque en soie noire que les dames portaient souvent les soirs à Versailles pour se garantir du froid.

dame la duchesse de Bourgogne qui se dirigeait à droite en sortant du château, du côté du bosquet d'Apollon. Malgré que nous soyons dans les grandes chaleurs de l'été, il faisait un temps gris et voilé; quelques étoiles scintillaient à peine à travers les nuages. Je descendis d'un pas tremblant les quatre marches de marbre rose qui me séparaient du jardin, et je m'enfonçai sous la charmille à la suite de madame la duchesse de Bourgogne. M. de Nangis l'attendait au coin du bosquet du Renard et de la Grue, tout près de la statue d'Apollon, à l'endroit que je lui avais désigné. Aussitôt qu'il aperçut madame la duchesse de Bourgogne, il s'élança vers elle. La pâle lueur des étoiles me permit cependant de voir en plein son visage, et la surprise, la confusion, l'effroi même qui s'y peignirent, lorsqu'au lieu de Fiorenza

Orsini il découvrit sa belle maîtresse. Je ne voyais pas madame la duchesse de Bourgogne, mais j'entendais le son de sa voix, bien qu'elle parlât à voix basse. Il me parut qu'elle était en colère et qu'elle l'accablait de reproches ; un instant elle se tourna de mon côté ; elle avait ôté son masque ; je vis qu'elle avait l'air irrité, les yeux rouges et mouillés de pleurs. Elle lui montrait mes lettres, et j'entendis ces mots : « Les reconnaissez-vous, Monsieur ? » Pour M. de Nangis, il était si renversé qu'il resta quelque temps sans pouvoir reprendre la parole. Je le vis enfin qui se mit à genoux et qui s'efforçait sans doute d'attendrir ma princesse. Il me sembla qu'elle l'écoutait trop longtemps. Je vis bien qu'il saurait se faire pardonner, et je me jurai à moi-même que la suivante serait plus fière que la maîtresse. Heureusement, l'approche de la

nuit et quelques éclairs qui menaçaient d'un prochain orage, mirent fin à ce dangereux entretien. Sur un signe de la princesse, M. de Nangis disparut dans l'ombre, et madame la duchesse de Bourgogne me retrouva à l'entrée du bois. La pluie commençait alors à tomber à larges gouttes. Elle ne me gronda pas de l'avoir suivie, et me prenant sous le bras, nous revînmes comme deux jeunes folles, en courant, au château. »

Lundi.

« Ce matin, madame la duchesse de Bourgogne a été prise d'un violent frisson et de la fièvre. Peut-être que l'humidité et les émotions de la nuit l'auront saisie. »

Lundi soir.

« La fièvre est plus forte ce soir ; madame de Maintenon, le roi, monseigneur le duc de Bourgogne sont auprès d'elle, et s'inquiètent. Sa maladie est regardée comme un effet du dérèglement de la vie qu'on mène à la cour ; on croit qu'elle a trop dansé, trop veillé ; elle s'est l'autre jour baignée imprudemment après avoir mangé beaucoup de fruits. Ce soir elle a eu un moment de délire et de rêverie ; elle a nommé deux fois M. de Nangis. Heureusement j'étais penchée sur son lit, occupée à rajuster son oreiller, et je l'ai seule entendue. »

Samedi.

« Madame la duchesse de Bourgogne est sauvée, mais elle a été à la mort. Elle a montré un courage et une résignation que son âge ne promettait pas. Elle s'est confessée avec de grands sentiments de piété ; sa raison et sa patience ont été surprenantes dans un naturel si vif. Monseigneur le duc de Bourgogne a soigné sa femme avec une admirable tendresse. Elle lui a dit : « Monsieur, c'est à votre piété et à vos prières que je dois mon rétablissement. » J'espère que désormais elle sera plus heureuse si la vertu et la prudence conduisent ses actions. »

Eh sans doute elle l'eût été si elle avait voulu l'être, mais je ne sais quelle fatalité

éloigna dès les premiers jours son cœur de monseigneur le duc de Bourgogne.

Ici se terminent les fragments que j'ai retrouvés du journal écrit pendant les années de mon séjour à Versailles. Je ne puis désormais me fier qu'à mes souvenirs et je ne réponds pas d'éviter plus d'une inexactitude.

Je n'ai plus depuis revu en particulier M. de Nangis. La première fois qu'il me rencontra, je le regardai, il rougit et perdit contenance ; il m'évitait avec le plus grand soin, semblait embarrassé et baissait les yeux quand par hasard il se trouvait face à face avec moi. Je crains qu'il ne soit parvenu à faire oublier ses torts en haut lieu plus vite que je ne l'aurais désiré ; mais madame la duchesse de Bourgogne ne m'en parla plus et je ne me serais pas per-

mis de l'interroger. On a aussi nommé Maulevrier. C'était un fou furieux qui a fini quelques années après par se tuer dans un accès de délire. Il était gendre de M. de Tessé qui avait négocié la paix de Savoie et le mariage de madame la duchesse de Bourgogne ; elle conserva toujours pour lui une tendre reconnaissance, et c'est sans doute par là que Maulevrier parvint à s'introduire auprès d'elle. Il avait ou feignait d'avoir la plus violente passion pour madame la duchesse de Bourgogne, et fit d'abord dessein de lui montrer que son cœur était allumé d'une flamme involontaire, que le respect étouffait et qu'il n'osait montrer que par les yeux. Madame Cantin, voulant avoir des amis, l'avait flatté de l'idée qu'elle lui ferait de bons offices. Il crut qu'avec ses soins il pourrait peut-être parvenir à plaire ; peu à peu il

eut l'art de persuader à ceux qui en furent témoins que ses respects n'étaient pas importuns. Afin de pouvoir s'approcher de madame la duchesse de Bourgogne, et lui dire bien des choses qu'elle aurait mieux fait de ne pas entendre, il prétendait avoir une extinction de voix, et il eut le courage de jouer cette comédie à la cour pendant des années. On prétend qu'il lui écrivit, et qu'elle eut la faiblesse de lui répondre. Peut-être voulut-elle seulement réveiller l'affection languissante de M. de Nangis par un brin de jalousie. Les lettres de M. de Maulevrier étaient rendues, dit-on, par madame Cantin, qu'il avait su gagner à ses intérêts. Pour moi, je n'ai rien su, et je puis l'attester ici, madame la duchesse de Bourgogne ne m'a jamais rien demandé qui ait pu ébranler mon estime. On a raconté que Maulevrier poussa la folie jus-

qu'à lui faire une scène en plein appartement de Versailles ; il la ramena du bout de la galerie jusques chez elle, devant toute la cour ébahie, en l'accablant de reproches, et lui serrant la main à l'écraser. Je me souviens que ce jour-là madame la duchesse de Bourgogne rentra chez elle pâle, éperdue et plus morte que vive ; elle me dit quelques jours après qu'elle était dans des transes mortelles que ce fou de Maulevrier n'allât provoquer en duel M. de Nangis, comme il l'en menaçait tous les jours. Heureusement, M. de Tessé mit fin à ce scandale en le faisant partir pour l'Espagne et l'on n'en entendit plus parler. Il ne me sembla pas que madame la duchesse de Bourgogne regrettât son départ ; je crois plutôt qu'elle se sentit soulagée d'être délivrée de ses poursuites, et je suis bien assurée qu'il n'y eut de sa part, avec Mau-

levrier du moins, qu'étourderie et inconséquence. Elle avait quelque peu l'esprit d'intrigue, et prenait plaisir à tenir un écheveau brouillé pour en démêler les fils. Naturellement coquette, elle devait donner facilement des espérances à tous ceux qui osaient soupirer pour elle. Elle voulait plaire à tous; douce, affable, familière avec ceux qui l'approchaient, elle entrait en conversation avec des gens peu dignes de son attention, ce qui lui fit quelquefois du tort. Ce n'est pas cependant qu'elle n'eût le cœur haut et fier, et ne sût fort bien remettre à leur place ceux qui ne lui rendaient pas ce qui lui était dû.

Pour en finir de ce sujet délicat, je dirai que si jamais le cœur de madame la duchesse de Bourgogne me parut sensiblement touché, ce fut quelques années plus tard. Elle avait alors trop d'esprit pour que

l'agrément de la figure et des manières eût suffi à la captiver. Malheureusement un homme dangereux pour elle se rencontra, qui unissait à la bonne grâce, et au meilleur air dans tout ce qu'il faisait, le talent de bien dire, et un esprit flatteur, insinuant, enchanteur. Ce fut M. de Polignac, qui avait trouvé l'art de pénétrer dans l'intimité de Monseigneur le duc de Bourgogne, et dont, pendant un temps, le mari semblait aussi enchanté que la femme. Il s'était même fait l'ami des ducs de Chevreuse et de Beauvilliers, si différents de lui par la droiture de leur caractère et l'austérité de leur conduite. Tout était aimable dans sa personne, noble dans son air ; ses manières étaient polies, son esprit plein d'agrément. J'ai vu plus tard Monseigneur le duc de Bourgogne bien détrompé sur son compte. Il reconnut combien il avait

été aveuglé ; il l'appelait une sirène ; mais madame la duchesse de Bourgogne versa bien des larmes quand il partit pour l'Espagne en 1706. J'avais remarqué depuis quelques jours son silence absolu et son air profondément triste, et j'osai la supplier de mieux apprendre à déguiser ses sentiments. Ce jour là seulement, je sortis de la réserve que je m'étais imposée. Je le répète, ma princesse ne m'a jamais fait aucune confidence, hors l'éclair où une rivalité passagère m'amena à lui parler de M. de Nangis. Je ne cherchais pas à obtenir ses secrets, sa dignité en aurait souffert ; mais je la suivais avec un tendre intérêt dans la voie périlleuse où je la voyais marcher.

Telle est la passion et l'étourderie de la jeunesse, qu'elle ne pouvait se tenir de faire mainte imprudence, et cependant elle se savait surveillée à toute heure par madame

de Maintenon. Sous ses dentelles noires, elle observait tout. Sa fine prudence ne lui permettait pas de perdre la princesse de vue ; si bien qu'un jour madame la duchesse de Bourgogne, feuilletant comme elle faisait souvent, en badinant, parmi ses papiers trouva une lettre où toute sa conduite, et ce qu'elle faisait et croyait de plus caché était noté jour par jour. Ma princesse pensa s'évanouir en se voyant ainsi transpercée par une personne qu'elle craignait plus qu'elle ne la respectait. Madame de Maintenon qui la suivait de l'œil, se garda bien de l'interrompre dans sa lecture ; et la voyant pâlir et rougir tour à tour : « Eh bien, mignonne, qu'avez-vous donc, » lui dit-elle, et puis fut à elle et lui fit une forte gronderie, en lui montrant que ce qu'elle croyait si bien caché était su de toute la cour. Il est vrai, on le savait, mais

chacun s'entendait pour le taire, tant cette charmante princesse était adorée. On lui pardonnait tout et l'on jetait un voile sur les faiblesses qui sont d'ordinaire la pâture du public. Un jour seulement, un insolent eut l'audace d'écrire deux vers satiriques que Madame ramassa sur une balustrade en se promenant dans les jardins de Versailles; cette grosse et rude créature ne se gêna pas de les montrer au tiers et au quart. Mais on aimait tant madame la duchesse de Bourgogne que personne ne prit plaisir à les lire, et la honte en retomba sur celle qui avait voulu lui faire du tort.

J'ai toujours admiré comment madame de Maintenon étant si bien instruite, le roi et surtout Monseigneur le duc de Bourgogne l'étaient si peu. Quelquefois cependant, et surtout au moment du départ de M. de Polignac, je le voyais regarder sa femme d'un

air de tristesse et de défiance qui me perçait le cœur ; mais s'il eut des soupcons, il ne les témoigna jamais. Je crois bien que l'indifférence de sa femme à son égard, comme à l'égard des choses du ciel, était une croix secrète dont il ne parlait pas. Mais madame la duchesse de Bourgogne était si aimable pour lui, comme pour tout le monde, que sans être tout à fait heureux il trouvait dans les attentions qu'elle lui témoignait suffisamment de quoi nourrir sa passion. Je tremblais toujours que son esprit, si perçant sur tout autre objet, ne lui fît pénétrer ce qui se passait dans l'âme de la princesse. Grâce à Dieu (j'ai pu l'espérer), cette douleur lui fut épargnée. J'avais bien rarement alors l'occasion de le voir et de lui parler ; quelquefois j'aimais à me persuader, sans en être bien assurée, qu'il fuyait avec moi un commerce

qui eût troublé le repos de son cœur.

La mort de Monsieur, qui survint à la fin de l'année 1701, affligea sensiblement madame la duchesse de Bourgogne. Il fut frappé d'apoplexie à la suite d'une scène violente avec le roi qui lui reprochait la conduite de monseigneur le duc de Chartres. Monsieur osa bien lui dire qu'avant de morigéner ses enfants, il fallait se piquer de leur donner le bon exemple. On le sut dans le château, parmi les domestiques, parce qu'on les entendit parler à haute voix, comme gens fort en colère, jusque dans l'antichambre où se tenaient les huissiers. Un d'entre eux eut l'honnêteté de les prévenir qu'on écoutait tout ce qu'ils se disaient. Après un repas copieux, qui suivit cette explication, Monsieur, tout rouge et étincelant de colère, retourna chez lui, tomba sans connaissance et ne se releva

plus. Madame la duchesse de Bourgogne accourut à Saint-Cloud avec toute la cour, et ne trouva qu'un cadavre. Elle revint à Marly en sanglotant. Ce n'était pas que Monsieur, faible, mou, débauché, idolâtre de lui-même, fût bien aimable et digne de regrets; mais il était le père de madame la duchesse de Savoie, et le grand-père de madame la duchesse de Bourgogne; c'est toujours de ce côté que j'ai trouvé son cœur sensible. Elle aimait tendrement madame sa mère, qui aimait très-fort Monsieur, et Monsieur lui marquait toutes sortes de soins et d'amitiés. Elle souffrit dans son particulier d'être obligée de se montrer, et de se joindre publiquement à la vie de plaisirs, de fêtes et de bals qu'avec la plus grande indécence le roi reprit à Marly trois jours après la mort de son frère.

Monsieur le duc de Chartres, devenu alors

duc d'Orléans, avec infiniment d'esprit, de discernement, d'éloquence, et mille qualités naturelles, était, par le déréglement de sa conduite, tombé dans la disgrâce du roi. Le roi, devenu dévot avec l'âge, n'avait pas en conscience le droit de la lui reprocher. M. le duc de Chartres était aussi en froid avec madame sa mère, qui n'avait jamais pu lui pardonner son mariage. Ce postillon allemand en jupons, au parler rauque, à l'air farouche, ne pouvait souffrir madame la duchesse de Bourgogne; c'était l'élève de madame de Maintenon que Madame détestait, comme tout ce qui lui tenait de près ou de loin. Son fils qu'elle n'aimait pas, se rapprocha donc autant qu'il le put de monsieur le duc et de madame la duchesse de Bourgogne, qui l'accueillirent avec toutes sortes de bontés. Certes rien n'était autant éloigné en bien des points

que monsieur le duc de Chartres et monseigneur le duc de Bourgogne ; ils prenaient cependant grand plaisir à causer de longues heures ensemble. Leurs esprits étaient frappés d'un agrément égal ; cette connaissance qu'ils avaient de se plaire les rendaient plus aimables. Ils se ressemblaient par cet amour du bien public, que ses lumières naturelles auraient inspiré à monsieur le duc de Chartres, s'il avait eu les vertus de monseigneur le duc de Bourgogne ; son austérité un peu farouche s'adoucissait auprès de monsieur le duc de Chartres, et celui-ci, qu'on a plaisamment nommé un fanfaron de vices, perdait de son côté auprès de lui ce goût de libertinage qu'éveille souvent chez les jeunes cœurs l'hypocrisie d'une fausse dévotion. Madame la duchesse de Bourgogne l'aimait comme le frère de sa mère,

et elle eut le courage de le soutenir malgré la défaveur où il était auprès du roi et de madame de Maintenon. De ce côté-là, elle devait bientôt souffrir de cruelles douleurs.

Madame la duchesse de Bourgogne avait eu le bonheur et la gloire de voir sa sœur, plus jeune qu'elle de quelques années, et qu'elle aimait tendrement, élevée sur le trône de toutes les Espagnes, à côté du duc d'Anjou, son beau-frère. Je ne parlerai point ici de la guerre qui suivit la succession d'Espagne, et des succès plus ou moins heureux qu'elle eut pour la France. A quoi bon répéter ce qui se lit partout, et ce que, dans la situation inférieure où j'étais placée, j'ai pu savoir moins bien qu'un autre? Je me bornerai à raconter ici ce qui a trait à madame la duchesse de Bourgogne. Je ne me permettrai pas non plus de juger

en ces circonstances la conduite de son habile père. La morale et les sentiments de la nature se mêlent peu de la conduite des souverains ; et l'événement prouva que M. de Savoie n'avait pas du moins manqué à la vieille politique de sa maison, en ne laissant pas l'État suspendu à un seul fil, et en s'arrangeant pour pouvoir toujours choisir entre plusieurs partis. Lorsque le premier bruit se répandit à la cour de la trahison de M. le duc de Savoie, madame la duchesse de Bourgogne s'éleva avec force contre ses calomniateurs. Outrée qu'on pût l'accuser de perfidie, elle excita M. de Tessé, qui avait négocié la paix avec lui, à le justifier. On racontait, qu'en Italie, M. de Catinat, soupçonnant M. de Savoie d'être d'intelligence avec le prince Eugène, aurait dit tout haut dans le conseil de guerre : « Messieurs, il y a ici un traître. »

M. de Tessé était trop dévoué à madame la duchesse de Bourgogne pour se détacher de M. de Savoie, dont il ne soupçonnait pas alors la fidélité, et il contribua beaucoup au parti que prit le roi de rappeler M. de Catinat.

J'étais restée, comme je l'ai déjà dit, en commerce de lettres avec ma tante; elle m'écrivait deux ou trois fois par an, et me donnait des nouvelles de la cour de Turin. Je lui faisais réponse tous les six mois, en lui parlant de la cour de France. Quelques jours avant que la défection de M. de Savoie ne fût devenue publique, je reçus d'elle, par un courrier venu de Turin, un gros paquet qui contenait une lettre de plusieurs pages, cachetée d'un fil de soie. Ma tante me chargeait de la remettre, sous le sceau du plus grand secret, à madame la duchesse de Bour-

gogne, ce que je fis à l'instant. Je ne sais qui avait écrit cette lettre; ma tante ne m'en disait rien; mais je soupçonnai qu'elle pouvait bien être de M. de Savoie. Je remarquai qu'après l'avoir lue, madame la duchesse de Bourgogne pleura beaucoup, et demeura pendant quelques heures les yeux rouges, plongée dans une tristesse profonde.

Le lendemain matin, quand j'entrai dans sa chambre, elle jeta son bras sur mon épaule, et se mit à verser de nouvelles larmes. Je vis qu'une grande et secrète peine déchirait son pauvre cœur. Peu de temps après, elle me demanda avec un peu d'embarras si j'écrivais en Italie; puis, après quelques moments d'hésitation, elle me remit une lettre, en me priant de la transmettre à ma tante. Je me souviens qu'elle ajouta : « Je connais ton attachement

pour moi, Fiorenza; il y va de ma vie que tu me gardes le plus profond secret. » — Je demeurai alors convaincue qu'elle écrivait à monsieur son père, et depuis elle me remit, à plusieurs reprises, des lettres dont je reçus aussi, à de rares distances, les réponses. Ainsi, elle était sûre d'être avertie par mon intermédiaire, s'il arrivait rien d'essentiel pour ses affaires. Je me trouvais donc, à ce que je soupçonnais, mêlée à une affaire d'État, et j'étais fière de me voir associée à de pareils secrets. J'ai rapporté ici la vérité dans toute sa simplicité. Je serais très-affligée cependant si elle pouvait confirmer les soupçons que les ennemis de madame la duchesse de Bourgogne ont cherché à répandre sur sa fidélité à son époux et à sa nouvelle patrie. Ma princesse, j'en suis assurée, ne croyait pas trahir; elle voulait, il est vrai,

la grandeur de son père et celle du pays où elle était née. Son désir et sa douleur éclataient parfois malgré elle ; mais elle n'eût jamais été capable de livrer les intérêts, encore moins les secrets qui lui auraient été confiés ; et c'est pourtant ce qu'on a prétendu, quand on a dit qu'elle instruisait monsieur son père de tous les projets militaires qu'elle trouvait moyen de lire. Légère en tout le reste, elle ne l'était point en affaires ; elle y était sérieuse, et, je le répète encore, incapable d'une si noire perfidie. Quelle que fût l'étourderie de son âge, elle savait bien quand il le fallait, réfléchir aux conséquences de ses actions. De plus, elle était unie à la reine d'Espagne, sa sœur, d'amitié comme d'intérêts. Comment supposer qu'elle eût trahi à la fois sa sœur, son mari et sa nouvelle patrie?

Sur ces entrefaites, la nouvelle arriva à la cour que le duc de Vendôme avait reçu l'ordre de désarmer les troupes de monsieur le duc de Savoie, et il n'y eut plus à douter de sa défection. On ne se serait guère attendu que le père de madame la duchesse de Bourgogne et de la reine d'Espagne dût jamais faire la guerre à ses deux gendres. Tels sont les tours de roue de la fortune. La princesse parut fort émue quand elle apprit que le roi avait donné l'ordre qu'on retînt prisonnières les troupes de monsieur le duc de Savoie, et que monsieur le duc de Savoie, de son côté, avait fait arrêter l'ambassadeur de France, et tous les Français qui se trouvaient en Piémont. Les courtisans, toujours malins, témoins de l'affliction de madame la duchesse de Bourgogne, crurent que ses pleurs étaient plutôt d'une Savoyarde que d'une Fran-

çaise ; et de là, ces bruits injurieux que le public reçut avidement. Madame de Maintenon, qui en savait l'origine, lui dit avec une sévérité qui ne lui était pas habituelle, du moins vis-à-vis d'elle : « Madame, si vous ne vous contraignez, ce pays-ci sera pour vous un enfer. » Dès lors, la princesse apprit à mieux cacher ses sentiments, et se conduisit dans cette délicate position avec autant de force que de prudence. Moi seule je fus témoin de ses souffrances, et des larmes qu'elle répandait dans son particulier. Le commerce innocent, et néanmoins secret, qu'elle entretenait avec monsieur son père, commerce qui faisait toute sa joie, mais qui aurait fait tout son crime, si on l'avait découvert, rendit celle qui en était l'intermédiaire la confidente de de ses plus intimes pensées. Je vis ma chère princesse dans des transes mortelles. Elle

aimait son père, elle aimait son mari, elle aimait la reine sa sœur ; ses grands yeux se remplissaient de larmes, et elle me disait souvent : « Mon père, sa grandeur, celle de notre maison, tout cela me tient au cœur, tu le sais Fiorenza, et cependant je ne puis être bonne fille sans devenir mauvaise Française ; que mon père soit vainqueur ou vaincu, j'aurai toujours des pleurs à répandre. » Et d'autres fois, quand elle revenait d'un bal où elle avait dansé toute la nuit : « Vois ce que c'est que la vie des cours ! je m'amuse, je me distrais, je me secoue, et pendant tout ce temps j'ai le poignard dans le cœur »

Ces événements l'agitaient si fort qu'ils altéraient sa santé et changeaient ses traits. Elle était alors d'autant plus combattue entre ses sentiments de fille et de femme, qu'elle avait vu avec des transports

de joie monseigneur le duc de Bourgogne enfin admis au conseil, et consulté par le roi dans les affaires les plus importantes. Les préventions que son humeur un peu sauvage avait élevées contre lui dans l'esprit du roi son grand-père commençaient à se dissiper. Madame la duchesse de Bourgogne, instruite par de récents chagrins, devenait moins légère, moins pétulante, moins indomptable dans ses caprices. La lumière de sa raison commençait à se lever et à chasser le tourbillon où se laisse emporter malgré soi la folle jeunesse. Son rare esprit, qui croissait tous les jours, lui faisait sentir la convenance de soutenir son rang, et de prendre en main les intérêts de son mari.

Quand monseigneur le duc de Bourgogne partit pour l'armée, elle voulut le suivre au camp. Le roi en rit, madame

de Maintenon se moqua d'elle. Elle en fut piquée, et demeura pendant quelques jours fâchée contre sa chère tante, à qui elle disait pourtant quelquefois avec cette grâce souveraine qui était en elle : « Ma tante, que je vous ai d'obligations! vous avez eu la patience d'attendre ma raison. » Monseigneur le duc Bourgogne se fit beaucoup d'honneur à l'armée; il prit le vieux Brisach, ayant sous ses ordres monsieur le maréchal de Tallard et monsieur le maréchal de Vauban. Il fut là tout autre qu'il n'était à Versailles. Une dignité sans hauteur lui concilia ceux-là mêmes qui étaient le moins prévenus en sa faveur. On dit qu'il se montra un peu indécis dans les conseils, mais chacun convint qu'il était intrépide au feu, affable, obligeant, attentif envers ses inférieurs.

Quand il revint, son retour à la cour fut

un véritable triomphe, et le roi parut enchanté de son petit-fils. Madame la duchesse de Bourgogne en ressentit la plus vive joie; elle était au fond, malgré les caprices de son cœur, très attachée à son mari; son ambition était grande pour lui, et lorsqu'elle s'apercevait que la confiance en la sagesse de ses vues augmentait de jour en jour, lorsqu'elle voyait enfin le roi le charger de choses qui lui tenaient à cœur, elle s'en montrait fière. Il s'était cependant, lors de son départ, arrêté à Cambrai, malgré la défense expresse du roi, pour voir son cher archevêque, qu'il avait toujours continué, en dépit de l'absence et de la contrainte, de regarder avec une tendre vénération. Toute la cour était à l'avance en émoi de cette entrevue. Aussitôt qu'on sut que monseigneur le duc de Bourgogne avait été à Cambrai, la foule des

courtisans, toujours prompte à saluer la première lueur qui annonce le lever de l'aurore, se pressa autour de la demeure du prélàt.

Monseigneur le duc de Bourgogne, lorsqu'il me faisait l'honneur de causer avec moi, ne se lassait pas de m'entretenir de l'archevêque de Cambrai et de la reconnaissance infinie qu'il lui devait. Il en parlait comme d'une mère. J'avoue que de tous les grands hommes de la cour de France, l'archevêque de Cambrai est celui que j'aurais eu la plus vive curiosité de voir de près. Malheureusement il était déjà retiré ou plutôt exilé dans son archevêché, quand j'arrivai en France; mais il avait laissé un grand souvenir, même parmi les domestiques du château. On lui trouvait une grâce singulière, un air fin et spirituel, et je ne sais quoi de noble dans le regard qui imposait

et attirait à la fois. Les femmes de chambre m'ont souvent dit qu'il ne rencontrait pas une d'elles sans la saluer et lui dire un mot gracieux en passant. J'ai vu son portrait dans la chambre de monseigneur le duc de Bourgogne. Ses yeux pleins de feu et de douceur, sa physionomie expressive, rentrée en elle-même, annonçaient et paraient à la fois les mérites dont il était doué. Madame Guyon fut la première cause de son exil. Elle était venue en Savoie du temps que j'étais au couvent, où j'entendis beaucoup parler d'elle. Elle avait mis le feu partout où elle passait. Son livre des Torrents pénétra jusque dans nôtre couvent; je me souviens qu'il faisait les délices des religieuses. Si jeune que je fus alors, je le lus comme les autres, et je trouvai bien que ces soupirs d'une âme tendre, enflammée de l'amour divin, avaient je ne sais quoi

d'étrange et d'enchanteur; mais je n'eus jamais beaucoup de goût pour ces rêveries mystiques. C'est pourtant au sujet de cette femme que tant et de si savants docteurs se sont si longtemps disputés à Paris et dans les conférences d'Issy, qu'enfin M. de Fénelon fut exilé et condamné à Rome. Madame de Maintenon, après avoir été de ses dévotes les plus assidues, eut la faiblesse de l'abandonner. Ainsi se termina cette fameuse affaire du quiétisme, où les deux plus grands hommes du siècle, M. de Cambrai et M. de Meaux, finirent par se haïr, pour ne pas s'être entendus sur la manière dont il fallait aimer Dieu.

J'avoue que je n'ai jamais pu souffrir toutes ces querelles théologiques, surtout les persécutions sanglantes qui souvent les accompagnent, et qui ont fait la ruine de la France. Chaque jour je me sens plus de

penchant à l'indulgence, plus d'éloignement pour les façons violentes de convertir dont on usait alors. Jamais je n'oublierai le spectacle que j'eus sous les yeux, près de Marseille, en retournant en Italie. Là, je vis cinq malheureux, traînés à la chaîne sur la grande route, suivis par des dragons qui les piquaient de leurs sabres quand ils ne voulaient pas avancer. Et cela parce qu'ils n'avaient pas voulu renier le Dieu de leurs pères ! Il en était ainsi alors par toute la France.

A Versailles, nous n'étions pas tout à fait aussi maltraités, sans être beaucoup plus libres de nos actions. Madame la duchesse de Bourgogne et madame de Caylus recevaient, qu'il leur convînt ou non, un confesseur de la main du roi. Celui qui ne se serait pas confessé, ou qui se serait confessé à un janséniste, aurait été

bien assuré de se voir disgracié ou exilé. Moi aussi, dès les premiers jours, je sus que madame de Maintenon avait parlé de m'envoyer le père Jean-Baptiste Vassault qui dirigeait le commun de la maison. Afin qu'on ne médît pas de mon indifférence, j'eus soin de prendre ce confesseur qu'on me donna aussitôt après mon arrivée au château. J'avais tant d'humeur d'avoir ainsi reçu un confesseur de la main de madame de Maintenon, que je me confessais le moins que je pouvais. Je me souviens que la grande Nanon me demanda un jour (je ne sais si c'était de la part de sa maîtresse) si j'avais fait mes pâques. Je lui répondis sans me troubler que je ne me piquais pas d'une dévotion bien outrée, mais que j'en usais comme les autres, quand il le fallait. Madame la duchesse de Bourgogne, qui nous enten-

dait sans en avoir l'air, me faisait des yeux terribles, mais je ne m'intimidai pas, parce que je savais fort bien que la maîtresse de Nanon avait trop d'esprit pour s'attaquer à qui osait se défendre. J'aurais été sans doute bien étonnée que madame de Maintenon daignât s'occuper d'une aussi pauvre chose que moi, et cependant j'avais de fortes raisons de soupçonner qu'elle me voulait du mal, mais je me sentais protégée par l'affection de mes maîtres.

Revenons à M. de Cambrai.

On dit que la première cause de sa disgrâce fut l'infidélité d'un domestique qui livra, à son insu, au public, un poëme en prose écrit pour l'instruction de monseigneur le duc de Bourgogne. Je lus avec avidité ce livre qui avait charmé l'enfance de mon prince et qui me parut un chef-d'œuvre de grâce et d'éloquence. Ce fut à M. de

Cambrai qu'il dut l'élévation de son esprit et l'exquise délicatesse de son âme. C'était de lui qu'il tenait cette belle maxime « que les rois sont faits pour les peuples, et non les peuples pour les rois. » M. de Cambrai, qui aimait la vérité et la justice pour elles-mêmes, avait placé dans son *Télémaque* un admirable discours sur les devoirs des rois. Le roi, sans se laisser séduire par la tranquille harmonie de son beau langage, ne put jamais lui pardonner, parce qu'il crut y voir la satire des vices de son gouvernement. Je me suis souvent représenté que politique comme il l'était, M. de Cambrai devait se désoler d'avoir trop bien réussi en inspirant à monseigneur le duc de Bourgogne le goût du ciel et le détachement des biens de la terre. Il craignait sans doute d'en avoir fait un saint incapable des affaires de ce monde. Nous avons

un proverbe italien qui dit : « Santo Antonio m'ha troppo ajutato, » quand un événement trompe notre attente en la dépassant.

Je ne dois pas omettre ici, dans la liberté de mes souvenirs, l'avantage que j'eus de voir ma cousine la princesse des Ursins, ramenée à Versailles par un retour inattendu de la fortune. Elle était rentrée en victorieuse dans les bonnes grâces du roi, qui l'avait fait chasser d'Espagne parce qu'il avait découvert qu'elle ouvrait les dépêches de son ambassadeur. Cette fière princesse aurait été bien étonnée d'apprendre qu'il existait à Versailles une pauvre femme de chambre du sang des Orsini, qui aurait pu réclamer l'honneur de sa parenté. « Mais sais-tu que c'est ta cousine, Fiorenza? » me dit madame la duchesse de Bourgogne en se déshabillant, le soir même de l'arrivée de madame la princesse des Ursins. Un

regard et un sourire échangés entre nous deux en dirent plus là-dessus que beaucoup de paroles. Je vis de ma fenêtre cette belle dame passer en calèche dans les allées du parc ; je ne pus me tenir de la regarder aussi par le trou de la serrure, un jour qu'elle était enfermée avec madame la duchesse de Bourgogne, dans son cabinet. Enfin je parvins à la mieux voir par la porte vitrée qui donne sur la grande galerie. Elle se promenait de long en large, son petit épagneul sous le bras ; le roi marchait à côté d'elle, chapeau bas, d'un air de déférence, et cependant toujours avec cette noblesse que faisait mieux paraître encore sa courtoisie auprès des femmes. Ils semblaient charmés l'un de l'autre ; les courtisans se tenaient à distance.

La démarche et l'air du visage de madame des Ursins me parurent pleins de

grâce et de grandeur. Je ne pus m'empêcher de la comparer intérieurement à madame de Maintenon, dont un destin semblable la rapprochait, toutes deux souveraines, dans des cours où elles auraient dû être sujettes. Il me sembla que les façons de madame des Ursins étaient bien plus hautes et plus aisées; j'ai toujours trouvé qu'il y avait dans le maintien de la reine de Versailles, malgré son esprit, ses grâces et même la noblesse de ses manières, quelque chose qui rappelait la première bassesse de sa condition. Aussi, madame la duchesse de Bourgogne me dit souvent qu'elle s'était étonnée de voir madame de Maintenon toute en humilité devant madame des Ursins.

Si madame la princesse des Ursins nous avait apporté la paix, elle eût été la bien venue à la cour. Madame de Maintenon se désolait de la guerre, et ce n'était pas sans

raison. Peu à peu l'éclat des premiers succès des armes françaises s'était obscurci ; les désastres succédaient aux revers. Après les batailles d'Hochstett et de Ramillies venait la défaite de Turin. M. le duc de Savoie, M. de Marlborough, le prince Eugène pressaient les frontières. Le roi s'étonnait de n'être plus invincible ; il supportait ses malheurs avec beaucoup d'égalité et de force d'âme. A la nouvelle de chaque défaite, on n'aurait peut-être pas trouvé dans tout son royaume un homme qui cédât moins que lui à la crainte et à l'abattement. Madame de Maintenon disait : « Il faut se soumettre à Dieu qui nous range comme il lui plaît. » Elle ne pouvait comprendre qu'un roi si dévot fût l'objet de la colère céleste ; on était sombre à la cour ; on voulait s'amuser et on ne le pouvait plus ; l'une pleurait son frère, l'autre son fils, son mari,

son amant. Il aurait fallu être bien insensible pour ne pas s'attendrir sur tant de douleurs. Mon cœur d'Italienne n'était pas, je l'avoue, très-touché des pertes de la France ; mais qui n'aurait été attristé en vivant au milieu de ce pays épuisé par la ruine, par la disette, par les profusions de la guerre et des plaisirs?

Le terrible hiver de 1708 convertit la disette en famine ; la faim éteignit tout autre sentiment. Des clameurs s'élevaient, des placards injurieux s'affichaient dans les carrefours, au pied des statues du roi. Bientôt le flot montant de la misère vint assiéger jusqu'aux portes de Versailles. Des essaims de pauvres sur la route de Paris nous poursuivaient de leurs cris. Aux portes du palais, les serviteurs du roi, vêtus de sa livrée, mendiaient l'aumône des passants. Il y eut même en plusieurs endroits des mutineries

parmi le peuple. Il plut à celui de Paris de s'émouvoir sur certains impôts. Les pauvres pâtissaient beaucoup ; toutes les denrées enchérissaient, le pain manquait, et un jour de marché, à la suite d'une violente sédition qu'on eut de la peine à réprimer, madame la duchesse de Bourgogne se rendit à Paris pour calmer par sa présence ce peuple qui, malgré qu'il soit rebelle, se plaît toujours à la vue de ses souverains. Les Parisiens l'aimaient fort, parce qu'elle se laissait voir très-aisément ; ses enfants, beaux et gracieux comme elle, n'étaient pas moins aimés que leur mère. Elle faisait les délices de la cour et de la ville ; sa bonté la conviait de souffrir les petits comme les grands, sans nulle marque de discernement. On la savait aussi très-compatissante aux souffrances des pauvres. Elle était naturellement libérale et capable de donner

avec profusion. Outre l'argent qu'elle envoyait distribuer en secret, elle vendit alors des pendants d'oreilles en diamants d'une grande valeur.

J'eus l'honneur de l'accompagner lors de cette course qu'elle fit à Paris. Que je vis donc de singulières choses dans cette ville célèbre! Habituée au silence solennel de Versailles, je fus assourdie des cris de la rue, du bruit des carrosses, des laquais, des chaises à porteurs qui se croisaient en tous sens. Nous entrâmes par la porte Saint-Honoré. Madame la duchesse de Bourgogne était suivie de quatre carrosses magnifiques à sa livrée, chacun attelé de huit beaux chevaux richement enharnachés, le premier et le second remplis de ses dames. M. le comte de Tessé l'accompagnait avec une escorte de trente gardes du roi. Le cortége tourna dans la rue de Richelieu,

la place des Victoires, et de là se rendit à la porte Saint-Denis. Madame la duchesse de Bourgogne y descendit avec toute sa suite.

Elle attira les regards du peuple accouru de toutes parts, qui l'accueillit avec des cris d'allégresse et de grands applaudissements. Ces hommages devaient lui être d'autant plus agréables qu'on les rendait plus à sa personne qu'à son rang. J'entendais chacun se récrier dans la foule sur sa bonne grâce, ses agréments et sa parure, qui était en effet charmante. Elle avait un habit gris de lin en falbalas, tout garni de dentelles d'argent, de diamants et d'émeraudes. Madame la duchesse de Bourgogne distribua beaucoup d'argent aux pauvres. Elle alla ensuite dans les plus belles boutiques et elle acheta à profusion chez les marchands des porcelaines, des rubans,

des bijoux, dont elle donna tout ce qu'on lui demanda, et qu'elle distribua parmi ses gens ; puis elle alla voir les danseurs de corde et les marionnettes. À six heures, elle remonta dans son carrosse, tourna sur le rempart à la porte Saint-Denis, et se fit conduire dans le quartier du Marais habité par le beau monde ; elle descendit à la place Royale où elle fit deux tours. J'aurais bien voulu m'échapper quelques moments pour aller voir la fameuse cathédrale de Notre-Dame, mais le loisir ne m'en fut pas laissé. Nous revînmes par le quai des Orfévres, et puis tout le long du quai de l'École et des galeries du Louvre, jusqu'au Cours-la-Reine ; le jour commençait à devenir trop faible pour laisser discerner les objets. Sur les dix heures du soir, nous reprîmes le chemin de Versailles, où je rentrai plus fatiguée que ma princesse de notre expédition.

La cour était à Marly quand monseigneur le duc de Bourgogne partit pour cette désastreuse campagne de Flandre, où il aurait pu laisser sa réputation, peut-être même son honneur, si l'honneur d'un homme tel que lui eût été à la merci des viles intrigues de ses ennemis. On sait que ce fut M. de Vendôme qui, placé sous ses ordres à la tête de l'armée, fit en réalité tous ses efforts pour le perdre. Je raconterai à ce sujet une anecdote assez curieuse. J'étais allée me promener le soir dans le parc, à la tombée du jour. Nous étions en plein hiver. Le ciel était d'un bleu pâle, les taillis poudrés à blanc, comme le duvet d'un cygne, et les étoiles, dégagées de nuages, brillaient sur la neige éblouissante. Comme il ne faisait pas trop froid, j'étais descendue pour jouir de la beauté et du silence de ces jardins. Je dirigeais mes pas

dans une allée assez solitaire, du côté de l'Abreuvoir, où l'on ne rencontre guère personne; à l'abri de la charmille colorée d'un rose vif par les derniers rayons du soleil, je me plaisais à regarder les branchages des arbres qui étincelaient comme autant de perles et de diamants. Comme j'étais là, j'entendis le bruit d'une conversation très-animée, et cependant à voix basse, entre deux personnages dont je ne pouvais, à travers le taillis, voir les traits du visage, ni distinguer la tournure. Je m'étonnais que, dans cette saison et à cette heure du jour, d'autres que moi eussent la fantaisie de la promenade. Le nom de monseigneur le duc de Bourgogne, que j'entendis prononcer à plusieurs reprises, me retint invinciblement clouée à ma place, en dépit de ma conscience qui me prescrivait de m'éloigner. A la passion qui animait les

deux interlocuteurs, il me parut qu'il devait s'agir de son honneur ou peut-être de sa vie, et je pensai que je pourrais lui être utile en écoutant. On est si réservé et si secret à l'heure qu'il est à la cour, me disais-je pour m'excuser, qu'il faut y apprendre à la dérobée les choses de grande conséquence. Je reconnus bien le son de voix de l'un d'entre eux pour être celui de M. le duc de Beauvilliers, ancien gouverneur de monseigneur le duc de Bourgogne. J'ai su depuis que l'autre était M. le duc de Saint-Simon, dont j'avais souvent remarqué de loin les yeux pénétrants, le regard de feu, et le nez aquilin, tirant à la ressemblance de l'aigle. Ces deux seigneurs semblaient en grande dispute. M. de Beauvilliers était celui des deux qui parlait le moins. M. de Saint-Simon l'obligea à convenir du mystère qu'il lui avait fait de la

destination de monseigneur le duc de Bourgogne. Il lui représentait avec véhémence que cette campagne, sous les ordres de M. de Vendôme, serait la perte de l'héritier du trône, objet de tant d'espérances, la ruine de sa réputation ; que jeune, inexpérimenté comme il l'était, il succomberait sous les efforts de la cabale de Monseigneur. M. de Beauvilliers jetait à M. de Saint-Simon les mots de *calomnie* et de *vision;* la conversation dura assez longtemps avec bien plus de détail que je ne peux le rapporter ici. Ils se séparèrent piqués l'un contre l'autre, et se promettant de ne s'en plus parler. Pour moi, je rentrai toute tremblante de ce que je venais d'entendre.

Dès le lendemain, je rapportais ce que j'avais entendu à madame la duchesse de Bourgogne, qui m'écouta avec la plus

grande attention, et sut bien plus tard faire son profit de ce que je lui racontais. Quand les funestes événements de cette campagne, le combat d'Oudenarde et la capitulation de Lille, ne vinrent donner que trop raison aux prévisions de M. de Saint-Simon, nous reparlâmes souvent ensemble de cette conversation au sujet de monseigneur le duc de Bourgogne. Moi qui connaissais la pureté angélique de son cœur et la droiture naïve de son esprit, je ne pouvais m'empêcher de partager les inquiétudes de M. de Saint-Simon. Monseigneur le duc de Bourgogne était trop candide pour lutter contre l'âme audacieuse et basse du grand capitaine sous les ordres duquel il était obligé de servir, bien qu'il fût censé commander. L'homme qui lui avait été donné pour l'instruire et le soulager ne lui apprenait rien et ne faisait que l'embarrasser; paresseux,

présomptueux, opiniâtre, il n'écoutait personne, décidait et hasardait tout.

Je sais bien qu'on a pu accuser le prince, à juste titre, d'un peu d'irrésolution dans les conseils. Il avait beaucoup de lumières dans l'esprit et de hauteur dans l'âme, mais sa conscience scrupuleuse le gênait dans ses moindres actions, et son amour de la gloire était tempéré par beaucoup d'humanité. Qu'on veuille bien songer combien il était jeune pour mener au combat une armée déjà vaincue et découragée, sous un chef qui faisait tous ses efforts pour le perdre. Et d'ailleurs un reste d'enfance cachait encore ses grandes qualités. Enfin les basses intrigues de la cabale qui s'agitait autour de Monseigneur réussirent à plein ; le déchaînement contre monseigneur le duc de Bourgogne fut général. On lui attribua tous les désastres de cette malheu-

reuse campagne. J'étais outrée, je l'avoue, de ces propos. Ce que je souffris pendant ce temps, je ne puis le dire. Les mauvaises plaisanteries, les couplets satiriques, des chansons atroces arrivaient jusque dans nos offices et se répétaient parmi les valets. Ses ennemis ne gardaient plus aucune mesure ; ils allaient à bride abattue. Chacun, sans s'y connaître, se mêlait de critiquer les opérations de l'armée, la conduite des généraux, et surtout celle de monseigneur le duc de Bourgogne.

S'il ne se fût agi de son honneur, et s'il n'y avait eu que l'ambition de blessée, j'en aurais encore pris mon parti ; mais on racontait que lors du combat d'Oudenarde, comme l'armée battait en retraite, M. le duc de Vendôme dit à monseigneur le duc de Bourgogne : « Il faut nous retirer ; aussi bien, monseigneur, il y a longtemps que

vous en avez envie. » Cette insinuation perfide blessa profondément madame la duchesse de Bourgogne. Les libertins étaient heureux de se venger sur lui d'une longue contrainte. On disait (que ne disait-on pas ?) qu'il avait rendu Lille, dans l'idée que la France l'avait injustement acquise ; que peut-être ne voulait-il point de combat, afin de ne pas damner des âmes... Sans doute le Dieu des armées lui était apparu dans son oratoire et lui avait promis de secourir Lille par des légions d'anges, etc...

Mais comment peindre ce qui se passait dans l'âme de ma princesse ! Elle était dans de continuelles agitations ; la France, Turin, l'Espagne la tiraient en sens divers, et lui faisaient souffrir de mortelles douleurs. Elle ne vivait pas pendant cette campagne. Le cœur lui battait à chaque courrier ; elle craignait pour la vie de son mari, elle crai-

gnait pour sa réputation ; elle courait à pied, à cheval, et faisait de vains efforts pour se distraire. Le roi lui reprochait ses inquiétudes qui minaient sa santé. « Il est vrai, lui dit-elle, que je petille de la crainte que monseigneur le duc de Bourgogne ne marche aux ennemis, et de la crainte qu'il n'y marche pas. » Et comme on lui demandait un jour, à Marly, si elle ne voulait point jouer : « Et avec qui voulez-vous que l'on joue? dit-elle ; avec des femmes qui tremblent pour leurs maris ou leurs fils, et avec moi qui tremble pour l'État? » Le jeune prince, au retour de cette malheureuse campagne, arriva de Paris à Versailles le 10 décembre, à sept heures du soir. Je le regardai par ma fenêtre traverser la cour des Princes. Il me parut changé et maigri, mais je ne fis que l'entrevoir. Après avoir rendu ses devoirs

au roi, il entra chez madame la duchesse de Bourgogne et demeura longtemps avec elle. Je n'ai pas su ce qui se passa alors entre ces deux illustres époux, et j'aurais acheté cher une cache derrière la tapisserie pour entendre ce qu'ils se dirent.

M. le duc d'Orléans seul prit hautement le parti du prince opprimé ; et ce fut encore un nouveau lien entre lui et madame la duchesse de Bourgogne. Toute remplie des affaires de son mari, elle en faisait l'unique objet de ses conversations avec moi ; les projets, les plaintes, les regrets, tout y était. Cette pleine confiance qu'elle me témoignait me toucha sensiblement. Je l'excitais vivement à prendre hautement le parti de monseigneur le duc de Bourgogne, à le soutenir auprès du roi et de madame de Maintenon contre la furie qui se déchaînait après lui. Ce fut alors qu'on vit com-

bien elle était capable d'une conduite habile et suivie, quand elle le voulait, et quelle fierté se cachait sous sa douceur habituelle. Naturellement elle ne savait faire de rudesse à qui que ce soit, et, quand cela lui arrivait, on voyait bien que le soin de sa gloire l'y forçait. Elle passa mes espérances par l'ardeur qu'elle mit à défendre son mari. Comme elle sut bien prendre en main ses intérêts, rabattre l'insolence de M. de Vendôme, lorsqu'il se présenta à la cour, et le faire successivement éconduire des Meudon et des Marly ! Comme elle sut aussi dominer auprès de madame de Maintenon l'ascendant de M. le duc du Maine, et remettre monseigneur le duc de Bourgogne au rang où son mérite devait le placer près du roi, et aux yeux du public !

J'étais à sa toilette, lorsqu'un an après M. de Vendôme, au moment de partir pour

l'Espagne, eut l'audace de s'y présenter, sous la protection de M. le duc du Maine, espérant sans doute que la rigueur de madame la duchesse de Bourgogne s'était adoucie pour lui. Je vis bien en ce moment, au feu qui brilla dans les yeux de la princesse quand elle l'aperçut, toute la hauteur de son âme. Elle lui rendit à peine son salut, et elle, d'ordinaire si vive, si agissante, si peu occupée de son ajustement, resta pendant tout le temps les yeux fichés sur son miroir, ne bougeant de côté ni d'autre, et semblant ne pas l'apercevoir. Pour M. de Vendôme, il me parut, malgré sa mine avantageuse, fort embarrassé dans sa grande et grosse personne, et M. le duc du Maine, habituellement si souple, ne l'était guère moins que lui. Après s'être pendant quelque temps balancé d'un pied sur l'autre, et voyant que le cercle des

courtisans, suivant la faveur du maître, s'éloignait de lui, M. de Vendôme prit le parti de se retirer, sans que madame la duchesse de Bourgogne daignât se retourner, ni lui rendre son salut. Monseigneur le duc de Bourgogne était trop saint pour ressentir comme il aurait dû les injures de M. de Vendôme. Il cachait sans doute aux yeux des hommes l'amer chagrin qui déchirait son noble cœur; mais il aimait la justice, de sorte qu'il ne put qu'approuver la sage et courageuse conduite de madame sa femme. La douceur qu'il sentit de voir pour la première fois l'affection de la princesse répondre à la sienne fut sans doute une secrète joie que Dieu lui accorda pour le dédommager de tous les dégoûts qu'il avait essuyés. Mais le monde ne pardonne pas à la sainteté, et voilà pourquoi monseigneur le duc de Bourgogne était si mal

jugé même de ses proches. On ne pouvait comprendre cette inquiétude au sein de la fortune, cette tristesse quand tout semblait lui sourire. Il était, lui aussi, bien las des personnages qui l'entouraient. Souvent j'ai entendu un soupir lui échapper, quand il parlait de la situation des princes et de l'air empoisonné qu'on respire dans les cours : « Combien de temps séjournerai-je sous ces tentes de Cédar? Je n'en puis plus supporter l'ennui, » me dit-il une fois, avec un accent que j'entends encore.

Madame la duchesse de Bourgogne était bien éloignée de ces pensées ; elle était heureuse de vivre et disait de temps en temps : « Je me sens croître chaque jour. » En effet son esprit croissait à vue d'œil, et sa raison se fortifiait sans qu'elle perdît rien de ses grâces. Si elle avait eu besoin d'un exemple pour lui enseigner, par la laideur du mal,

la beauté de la sagesse et de la vertu, c'eût été celui que lui offrit bientôt sa belle-sœur, madame la duchesse de Berry, fille de monseigneur le duc d'Orléans. Madame la duchesse de Bourgogne l'aimait, et avait fait son mariage avec une bonté bien mal récompensée. La figure de cette jeune princesse, créée par les plus tendres amours, servait de masque à tous les vices de son âme. Elle était alors un prodige d'agrément et de bonne grâce, et madame la duchesse de Bourgogne s'en divertissait comme d'une poupée. Loin de se montrer jalouse d'une belle-sœur plus jeune qu'elle, nouvelle venue à la cour, qui pouvait hériter de tous ses succès, elle eût voulu lui servir de mère, et supporta longtemps avec une patience angélique ses inégalités, ses brusqueries, ses hauteurs déplacées, cherchant à la ramener par la douceur con-

stante de ses procédés. Les débordements de madame la duchesse de Berry n'avaient cependant pas encore éclaté comme ils firent depuis, quand survint la mort de Monseigneur, qui accrut encore la rage qu'elle ressentait au fond du cœur contre sa belle-sœur, en élevant de plus en plus la distance du rang qui les séparait.

Cette mort trouva la cour bien embrouillée, et y causa des mouvements fort différents. Que de cabales furent anéanties ! Que de courtisans virent balayer en un jour des trames ourdies avec tant de soins pendant des années ! Jamais je n'oublierai cette nuit d'horreur et de désordre dans le palais de délices, où l'on apprit la mort de l'héritier du trône. La cour était à Versailles ; et, bien qu'on le sût atteint à Meudon de la petite vérole, on était dans la sécurité la plus profonde, qui fit place

en quelques heures aux plus extrêmes inquiétudes. Pendant le jour que dura son agonie, la foule des courtisans se pressait déjà autour de monseigneur le duc et de madame la duchesse de Bourgogne. Je voyais à un rapide coup d'œil, échangé entre eux, qu'ils appréciaient comme ils le devaient la bassesse de certaines gens. Il y avait je ne sais quoi dans l'air qui annonçait que leur règne avait commencé. J'ose à peine dire que moi-même je recevais un reflet de leur nouvelle grandeur. Tel passait roide auparavant devant moi, qui me tirait sa révérence du plus loin qu'il m'apercevait. On me traitait déjà comme une puissance. Quels Protées que ces gens de cour !

La nuit que monseigneur rendit l'âme, on vint me dire que madame la duchesse de Bourgogne demandait son écharpe et

ses coiffes, afin de se rendre à Marly à la rencontre du roi et de madame de Maintenon. Je descendis en toute hâte pour les lui porter. Quel spectacle quand j'entrai dans le salon! A la lueur incertaine des flambeaux, je jetai un rapide coup d'œil sur les grands appartements où je vis errer comme autant de fantômes, les uns à moitié déshabillés, les autres en grand costume de cour. Et tous ces visages effarés, consternés ! et ces profonds silences entrecoupés de cris, de sanglots qui partaient de quelque coin obscur du salon! Madame la duchesse de Bourgogne, devenue maintenant la Dauphine, traversa rapidement la galerie jetant de côté et d'autre des regards à la dérobée; elle me parut émue, mais de cette émotion que la tendresse de son naturel, la bienséance et la pitié devaient exciter dans de pareils moments.

Monseigneur le duc de Bourgogne, pâle et sérieux, ne semblait pas moins ému qu'elle. C'était un effet de la bonté de leur âme, car ils n'avaient pas trop sujet l'un et l'autre de regretter le père qu'ils perdaient. Tout enfoncé dans la matière, tout envahi par mademoiselle Choin, par madame la duchesse et la cabale qui le dominait, effrayé de l'austérité de son fils, Monseigneur ne lui avait jamais témoigné aucune tendresse, et toutes les grâces de madame la duchesse de Bourgogne ne purent réussir à l'apprivoiser.

Délivré de l'étrange contrainte où le tenait la tyrannie d'un père si peu digne de lui, le nouveau Dauphin apparut alors un autre homme; et j'eus la joie de voir que le public, un instant éloigné de lui pendant la campagne de Flandre, lui revenait et rendait justice à ses grandes qualités. On le

vit au milieu de sa cour recevant ses hommages avec une douce majesté, aussi aisé, aussi affable qu'il avait auparavant paru timide et réservé. La confiance du roi dans son petit-fils et sa fille augmentait tous les jours ; il prenait plaisir pour la première fois à désigner en lui son successeur ; il envoyait ses ministres travailler et tenir conseil chez lui. Il remit à la nouvelle Dauphine l'entier gouvernement des affaires de sa maison, et la disposition des charges. Comme on lui demandait si du moins elle lui en rendrait compte : « Je me fie assez à elle, reprit-il, pour qu'elle ne me rende compte de rien ; elle serait capable de choses plus difficiles et plus importantes. »

J'assistai à une scène curieuse le jour où madame la duchesse de Berry vint pour la première fois donner la chemise à la toilette de madame la Dauphine. Elle écu-

mait de rage (cela était évident à tous les yeux), de se voir obligée de rendre publiquement ce devoir à celle qu'elle avait rêvé de supplanter à la cour et auprès du roi. Sa charmante belle-sœur alla au-devant d'elle, et, oubliant généreusement tout ce qui s'était passé, reçut ses services avec tant de grâce et de douceur, qu'elle lui en épargna la honte, autant qu'il dépendait d'elle.

Ainsi, madame la Dauphine, à vingt-six ans, se voyait arrivée au comble de ses souhaits et de la grandeur. Elle joignait à la considération que donnent les affaires l'agrément de la jeunesse et de la beauté. Enfin elle était heureuse, et son bonheur, partagé de tous, étincelait à sa vue dans tous les yeux. Il n'était personne, soit à Paris, soit dans les provinces, qui, songeant au grand âge du roi, ne vît avec

joie la prochaine venue d'un nouveau règne, où chacun plaçait au gré de ses vœux tout ce qu'il rêvait pour lui-même et pour son pays. Hélas! pourquoi faut-il qu'un coup de foudre, éclatant par un ciel serein, soit venu détruire dans sa fleur l'espérance de la France!

Madame la Dauphine souffrait depuis quelque temps d'une fluxion sur les dents, mal auquel elle était assez sujette. Cette indisposition ne l'empêcha pas de suivre le roi à Marly; car, je l'ai déjà dit, malade ou grosse, il fallait toujours marcher. Tant de fatigues avaient commencé d'altérer sa santé. Elle ne s'était jamais tout à fait remise d'une fausse couche qu'elle fit en 1708, un jour que le roi la contraignit de l'accompagner à Fontainebleau, malgré les représentations des médecins et des matrones. Sans être malade, elle avait des

pressentiments de sa fin prochaine ; et je l'entendis un jour dire à l'une de ses dames : « J'ai dans l'idée que la paix se fera et que je ne la verrai pas. » Le 2 janvier, au matin, elle fut prise de frissons, suivis d'un accès de fièvre. Se trouvant mieux à la fin de la journée, madame la Dauphine voulut, malgré nos représentations, se lever et assister le soir, en déshabillé, au jeu du roi. Le lendemain elle se réveilla avec une douleur fixe au-dessous de la tempe, entre l'oreille et le haut de la mâchoire ; au bout de quelque temps, la douleur fut si violente qu'elle en vint à jeter des cris. Je la soutenais, et je lui baisais les bras ; elle me dit : « Fiorenza, je souffre cruellement. » Je voyais bien, à l'altération de ses traits, tout le mal qu'elle endurait. Monseigneur le Dauphin, assis de l'autre côté du lit, lui tenait la main. Le roi se

présenta à sa porte ; madame la Dauphine lui fit dire qu'elle souffrait trop, et qu'elle le priait de ne pas entrer. Madame de Maintenon, et quelques femmes de la plus étroite privance, pénétrèrent seules dans l'appartement.

Sur le soir, les douleurs semblèrent se calmer, mais la fièvre revint très-forte avec de grands assoupissements ; par moments, quand elle se réveillait, la tête s'embarrassait, mais bientôt après elle reprenait toute sa présence d'esprit. Les médecins de la cour, au nombre desquels étaient Fagon et Boudin, premiers médecins du roi, persistaient à nier la gravité du mal. Je lisais bien l'inquiétude dans les yeux de monseigneur le Dauphin, et je ne pouvais m'empêcher de la partager. Vers le matin elle se sentit mieux ; la nuit avait été bonne : une sueur abondante l'a-

vait soulagée. Les médecins lui trouvèrent le pouls intermittent : ils ordonnèrent la saignée. Madame, qui entrait en ce moment avec un grand fracas, s'écria qu'il fallait attendre au moins que la sueur fût passée pour la saigner, et, sans en rien dire, j'étais bien de son avis. Fagon et Chirac se moquaient d'elle. Madame de Maintenon lui dit : « Voulez-vous être plus habile que tous ces docteurs-là ? — Non, madame, mais il ne faut pas être bien habile pour deviner qu'il faut laisser agir la nature, et ne pas saigner une malade en transpiration. » Madame de Maintenon haussa les épaules et sourit ironiquement. Immédiatement après la saignée, madame la Dauphine, qui était rouge comme du feu, devint pâle comme une morte, et se trouva extrêmement mal. Peu de temps après, les douleurs au-dessous de la tempe

recommencèrent avec une telle violence qu'elle eut des convulsions comme une femme en travail, et avec les mêmes intervalles. Elle prit de l'opium, et parut un peu plus tranquille.

Monseigneur le Dauphin, qui ne bougeait de sa ruelle, ne pouvant supporter plus longtemps les cris que lui arrachait la violence du mal, sortit de la chambre. Quand il revint, il avait le visage si altéré, que j'en fus effrayée. Le médecin lui trouva de la fièvre. Je le suppliai de se retirer; madame de Maintenon, qui ne quittait pas madame la Dauphine, joignit ses prières aux miennes, et il consentit à prendre un peu de repos. Il avait caché son mal tant qu'il avait pu pour ne pas quitter le chevet du lit de madame la Dauphine. Heureusement il fut pris d'un accès de fièvre trop fort pour

être dissimulé. J'en remerciai Dieu. Quel spectacle pour un cœur rempli de la tendresse la plus vive et la plus sincère qui fut jamais ! On saigna deux fois madame la Dauphine, une fois du bras, et l'autre fois du pied ; elle en éprouva quelque soulagement ; mais bientôt après, des taches rouges qui parurent par tout son corps donnèrent à penser aux médecins que ce pouvait bien être la rougeole, et firent regretter vivement la saignée. Les avis différaient sur la rougeole ; et si ce l'était, on disait que c'était une rougeole d'une mauvaise nature.

Sur le soir, le mal augmenta encore. Madame de Maintenon parla de disposer madame la Dauphine à recevoir les sacrements, et madame la Dauphine elle-même demanda à voir son confesseur. Je cherchai à la détourner de cette idée, lui di-

sant qu'elle n'était pas si mal qu'elle le pensait ; mais madame de Maintenon insista, et l'on fit quérir le père de La Rue, son confesseur ordinaire. J'étais présente quand il vint, car je ne quittais pas le chevet du lit. Madame la Dauphine le regarda d'un air embarrassé, et ne lui dit rien. Se tournant vers moi, elle me dit : « Ne l'affligerai-je point en lui ôtant ma confiance? » Comme il l'exhortait et lui parlait de Dieu, elle continuait de se taire, et de se tourner de côté et d'autre avec angoisse, comme une personne qui a quelque secrète peine qu'elle ne veut pas confier. Il eut alors le bon esprit de deviner que peut-être elle n'était pas contente des confessions qu'elle avait faites avec lui, et qu'elle désirait faire sa confession générale à un autre. C'était un père jésuite, que le roi lui avait donné pour con-

fesseur, comme il choisissait d'ordinaire ceux des princes et princesses du sang. Le choix d'un autre confesseur à ces derniers moments fit, comme on pense bien, grand scandale à la cour. Celui-ci du moins n'insista point, comme auraient fait bien d'autres, et lui proposa, si elle ne voulait pas un jésuite, de choisir qui il lui plairait des missionnaires ou des récollets, et d'aller le chercher lui-même. Elle le remercia, et lui témoigna qu'elle serait bien aise de se confesser à M. Bailly, missionnaire de la paroisse. C'était un prêtre de mœurs fort austères, et qui avait été pendant quelque temps soupçonné de jansénisme; on ne le trouva point. Elle envoya alors chercher le père Noël, récollet, et se confessa à lui, malgré la grande souffrance où elle était. La confession dura à peu près deux heures.

Je m'étais éloignée de son lit pendant ce temps, et je priais à genoux dans un coin de la chambre ; je demandais à Dieu de rendre la santé à ma chère maîtresse. Hélas ! je commençais à craindre que mes prières ne fussent pas exaucées. Après la confession, qui fut longue, elle reçut l'extrême-onction et le saint viatique. Elle fit cette action comme toutes les autres de sa vie d'une manière noble et touchante. Le roi et madame de Maintenon communièrent, tous deux à genoux auprès du lit. Le roi fondait en larmes. Madame la Dauphine, après avoir communié avec la plus vive foi, dit à madame de Maintenon : « Ma tante, je me sens tout autre. » Madame de Maintenon lui dit : « Vous vous êtes approchée de Dieu ; il est votre consolation, et va être votre récompense. » Puis ils s'éloignèrent, et se retirèrent pendant

quelques moments hors de la chambre. Je m'approchai alors du lit de madame la Dauphine; elle avait les mains jointes, les yeux levés au ciel, et, dans l'émotion où l'avait jetée cette sainte cérémonie, le teint animé des plus belles couleurs, elle me parut d'une beauté surprenante. Je lui demandai si elle n'était pas bien fatiguée. Elle me dit : « Non, je me sens mieux; je ne souffre pas. » Et puis, tournant vers moi ses yeux si beaux et si doux, qui brillaient comme deux étoiles, dans le délire de la fièvre, elle me dit à voix basse : « La cassette! Fiorenza, si je meurs, aie soin de brûler tout ce que tu trouveras. » Je ne l'avais pas bien comprise, et j'allais parler, quand madame de Maintenon rentra. et, d'un regard expressif, elle me fit taire aussitôt. Elle fit appeler ses dames, et dit à madame la duchesse de Guiche : « Adieu,

ma belle duchesse ; aujourd'hui Dauphine, et demain, rien. » Puis, à madame de Maintenon qui pleurait : « Ah ! ma tante, vous m'attendrissez ! » Toujours douce jusques dans ses derniers moments, elle ne fit pas un reproche à la cruelle destinée qui l'enlevait à la fleur de ses ans. Je profitai d'un instant où nous étions encore seules pour m'avancer dans la ruelle, et lui dire : « Ne craignez rien, madame, j'aurai soin de tout brûler. » Toute échevelée, la chemise dénouée, d'un air tendre et égaré, elle jeta son bras autour de mon cou, et me dit : « Tu vois l'état où je suis; adieu, ma bonne Fiorenza, ne m'oublie pas. »

Une heure après, elle se sentit plus mal encore, et demanda les prières des agonisants. Nous lui dîmes tous qu'elle n'était pas dans un état si désespéré, et qu'elle

tâchât de se rendormir. Elle dormit en effet quelques instants, et pendant son sommeil son visage changea tellement que je commençai à avoir les plus sinistres pressentiments. Quand elle s'éveilla, les médecins qui jusqu'alors nous avaient bercé de fausses espérances, qui avaient cru à la rougeole et qui s'étaient trompés, dirent qu'ils n'y comprenaient plus rien, et puis après, que tout était perdu. On en avait fait venir sept, des premiers de la capitale; ils ordonnèrent l'émétique, qui fit fort peu d'effet. Un charlatan apporta une poudre, dont il racontait des cures merveilleuses. Comme tout était désespéré, on n'hésita pas à la lui donner. Elle dit : « Ah! que cela est amer ! » L'après-dîner, madame la Dauphine tourna tout à fait à la mort. Elle n'eut plus de connaissance que par courts intervalles. Alors tous ceux qui étaient

dans la chambre commencèrent à perdre la tête; les portes étaient ouvertes, et entrait qui voulait. Ces scènes d'horreur, comment pourrais-je les retracer? Je vis ma chère maîtresse se débattre dans les bras de la mort; oubliant tout à fait la présence de ceux qui m'entouraient, je me jetai sur elle, et, l'appelant par les noms les plus tendres, je cherchai à rappeler l'âme qui s'échappait. Je vis la créature la plus charmante qui fut jamais, ce corps divin formé par les grâces, que j'avais si souvent paré, livré au silence et aux détresses du sépulcre. Enfin le moment fatal arriva, qui confond la superbe des grands et la bassesse des petits dans une suprême et commune misère! Madame la Dauphine expira le 12 janvier à huit heures du soir. Nous sanglotions tous autour de son lit. Madame de Maintenon elle-même pleurait.

Madame la Dauphine lui avait peu parlé pendant le temps de sa maladie, parce qu'elle était un peu sourde, et qu'il lui eût fallu élever la voix. « Laissez-moi pleurer mon enfant » disait-elle à ceux qui voulaient l'emmener. Elle n'était pas tendre, et cependant elle l'aimait. Eh! qui ne l'eût aimée?

Dans ma douleur, je songeais à celle de monsieur le Dauphin. Je voulais du moins être la première à lui annoncer l'excès de son malheur. Je pensais qu'il souffrirait moins de l'apprendre de ma bouche. Oubliant en un pareil moment la distance du rang qui nous séparait, je montai en courant, par un escalier dérobé, jusques dans sa chambre. Quand je le vis, je me jetai à ses pieds, et j'embrassai ses genoux. Il comprit mon silence, et, me relevant, il me serra dans ses bras. Nous mêlâmes

nos pleurs. Je vis dans ses yeux une tristesse si tendre et si profonde que les miens se remplirent de larmes d'admiration et de douleur. Je pensais en moi-même qu'il était impossible de porter l'expression d'une plus grande souffrance. Il n'y a point de cœur qui ne se fendît à voir l'extrémité de son affliction. Sans prononcer une parole, il me fit signe de le laisser seul. Je me levai, et sortis de la chambre sans le regarder. Je ne l'ai plus revu en ce monde.

Je n'avais pas encore eu le temps de songer à la fortune que je perdais avec l'objet de mes plus chères affections ; je ne savais ce que j'allais devenir, mais mon premier soin fut d'exécuter la dernière recommandation de madame la Dauphine. Je pensai en y réfléchissant que cette cassette dont elle m'avait parlé devait

probablement contenir quelque correspondance qu'elle avait des raisons de cacher, peut-être les lettres venues d'Italie, et qu'il s'y trouverait des marques des intelligences de madame la Dauphine avec son père. Je jugeai alors qu'il était de la dernière importance que tout fût brûlé, et que tout le fût dans le plus profond secret. Ce mystère dont j'avais été la confidente involontaire oppressait maintenant ma poitrine comme une lourde inquiétude.

Je pris le parti de m'ouvrir à Moreau, dont je connaissais l'intelligence et la discrétion. Je lui dis qu'il y avait probablement là quelque secret qu'il fallait dérober au monde, et nous nous concertâmes afin de faire tous nos efforts pour accomplir à la lettre les dernières volontés de ma princesse. Ce n'était pas aisé. Le corps de madame la Dauphine était étendu sur son lit,

dans sa chambre à coucher, et gardé jour et nuit par ses dames, avant qu'il fût exposé sur le lit de parade. J'entrai et je sortis plusieurs fois de la chambre sous divers prétextes. Au milieu de la nuit, quand tout ce qui était là sommeillait, Moreau descendit, comme nous en étions convenus, et me fit demander de la part de monsieur le Dauphin. Je le rejoignis à la hâte. Il avait une lampe à la main. Nous pénétrâmes dans le cabinet particulier de madame la Dauphine ; je mis tout de suite la main sur une cassette qui contenait des bijoux, et où je savais qu'il y avait un double fond. Nous fûmes quelque temps, Moreau et moi, avant de pouvoir en découvrir le secret. Je trouvais plus sûr de brûler la cassette. Moreau craignait le bruit, et qu'aurions nous fait des cendres et des ferrures? Je tremblais qu'on ne se

reveillât de l'autre côté, et qu'on ne nous surprît tous deux. Enfin, par bonheur, le ressort s'ouvrit. Je trouvai, comme je m'y attendais une liasse de lettres; je ne me permis pas de les regarder, mais il me suffit d'un coup d'œil rapide pour reconnaître quelques unes de celles que j'avais remises moi-même à ma maîtresse. Nous brûlâmes tout à la flamme de la lampe que Moreau tenait à la main, et je retournai fort soulagée dans la chambre de madame la Dauphine, où je vis que personne ne s'était aperçu de mon absence.

Le 15, à midi, survinrent les cérémonies d'usage en l'honneur de la princesse. Je présidais, hélas! à ces derniers et funèbres apprêts. Ma chère princesse conservait dans la mort sa grâce accoutumée. Je peignai ses beaux cheveux, et je l'habillai en linge avec des rubans noirs et blancs.

Puis la duchesse du Lude, première dame d'honneur, et la comtesse de Mailly, dame d'atours, vinrent chercher le corps et l'emportèrent, celle-ci, tenant la tête, celle-là, les pieds. On transporta le corps de madame la Dauphine, de sa chambre à coucher sur un lit de parade, dans une chambre d'honneur, où l'on commença à le garder en cérémonie. Elle fut mise le lundi sur son lit de parade, et exposée en public pendant deux jours. Quatre évêques étaient à la ruelle du lit, et de l'autre côté, les grands officiers. Il y avait six dames pour garder le corps. La foule se pressait pour la voir une dernière fois. Que dire de la douleur amère qui éclatait à cette vue? Avec elle, on perdait toute la joie et tous les plaisirs de la cour. Le troisième jour, on la mit dans son cercueil. Voilà où se termine toute grandeur.

Le mardi 16, Moreau m'apprit que M. le Dauphin n'était pas bien, que la fièvre l'avait repris pendant la nuit. Il me dit que, selon toutes les apparences, c'était une fièvre de serrement de cœur; cependant on voyait paraître sur son corps des rougeurs qui faisaient craindre la même maladie que madame la Dauphine. Je sentis dans mon cœur qu'il était perdu; je ne le dis pas à Moreau cependant, pour ne pas l'affliger; mais je devins très-pâle, et la même idée traversa à l'instant notre esprit, celle d'un empoisonnement. Je sais que le bruit en a couru dans le public; je sais même que des insensés et des méchants ont été jusqu'à oser accuser monseigneur le duc d'Orléans d'avoir fait périr une princesse qu'il aimait, et un prince qu'il avait seul défendu hautement lorsqu'il était abandonné de toute la cour. J'ai su

qu'une histoire a couru, d'une boîte de tabac d'Espagne empoisonné, dont madame la Dauphine aurait pris, quelques jours avant sa maladie. Tout ce que je puis dire, c'est que, vivant dans son intimité, comme je le faisais, je ne lui en ai pas entendu parler, et je reste convaincue aujourd'hui, en y réfléchissant de sang-froid, que les vrais assassins furent les médecins, qui ne connurent rien à la nature de leur maladie.

J'appris, le mercredi 17 janvier au soir, que M. le Dauphin s'était senti plus mal, et qu'il avait demandé à recevoir les sacrements. Pendant ces deux jours, je ne vivais pas; je savais par Moreau des nouvelles d'heure en heure. Elles étaient de plus en plus mauvaises. On devait dire la messe dans la chambre de M. le Dauphin, à minuit. A cette heure, je montai par un escalier dérobé qui aboutissait à

une petite porte ouvrant à côté de son lit, dans sa chambre à coucher. Je me mis à genoux derrière cette porte, et j'assistai à l'office qui se disait auprès de son lit : « Qu'il vive ! disais-je dans ma fervente prière, et que je meure, pourvu qu'il revoie la lumière du jour ! » J'entendais le bruit confus des litanies des prêtres ; je crois même que j'entendis le son de sa voix. Deux heures après, il était mort. Le corps de M. le Dauphin fut placé sur le même lit de parade avec madame la Dauphine. Un concours infini vint à Versailles les voir pendant que les corps furent exposés. Je suivis jusqu'à Saint-Denis le convoi du prince et de la princesse, qui fut de toute beauté ; mais quelle pompe funèbre plus magnifique que les regrets et la douleur universels qui les accompagnèrent jusqu'à leur dernière demeure !

J'étais anéantie; je restai pendant quelques jours sans songer à moi et à mon avenir. Aussitôt que je commençai à reprendre mes sens, je pris la résolution de quitter ce pays que je n'avais jamais aimé, et où rien ne me retenait plus désormais depuis la mort de mon cher maître et de ma chère maîtresse. Qu'allais-je devenir? Le charme de ma vie s'était évanoui. Je ne voyais devant moi qu'une longue suite d'années où la seule joie de mon pauvre cœur serait désormais le tendre et triste souvenir des jours écoulés près d'eux. J'étais dans une de ces douleurs amères qui ne se soulagent pas par les larmes. Il y avait de temps en temps des pensées et des paroles étranges qui me perçaient le cœur.

J'écrivis à ma tante, qui avait quitté la cour à cause de son grand âge, et

s'était retirée à la campagne. Je pensais qu'elle voudrait bien me recevoir. Je rassemblai à la hâte et mes hardes, et un peu d'argent que j'avais ramassé à grand'peine pendant mes années de service, et je n'attendais plus, pour partir, que la réponse de ma tante, lorsqu'un matin je reçus, à mon grand étonnement, un message de madame de Maintenon, qui me portait ordre de l'aller trouver à l'heure même. Ce fut madame Cantin qui vint m'avertir ; elle ajouta qu'il ne ferait pas bon pour moi, et qu'elle avait entendu la grande Nanon parler de me laver la tête. Je fus fort surprise, je l'avoue ; je soupçonnais depuis longtemps que madame de Maintenon ne m'aimait pas ; je ne faisais cependant que m'en douter. J'avais si soigneusement évité tout rapport avec elle, que l'idée me vint aussitôt qu'il s'agissait

de la correspondance dont j'avais été l'intermédiaire, et que le secret de ma maîtresse, s'il y en avait un, était découvert. J'examinai ma situation avec autant de sang-froid qu'il me fut possible, et je pris le parti de dire toute la vérité, sans compromettre madame la Dauphine, ce qui m'était aisé, puisque je ne savais rien.

Je descendis aussitôt dans ces dispositions, et le cœur me battait, je l'avoue, en ouvrant la porte. Madame de Maintenon était assise à côté de son lit, dans sa chambre à coucher. Je vis tout de suite qu'elle était irritée contre moi. Ses yeux étaient noirs, et son regard froid et dur, comme il lui arrivait toujours quand elle était fâchée ou seulement contrariée. « Approchez, mademoiselle, me dit-elle d'une voix brève. C'est à Florence, d'où vous venez, je suppose, que vous avez appris l'honnête mé-

tier que vous avez fait près de nous. — De quel métier, madame me veut-elle parler? lui répondis-je, en la regardant en plein, avec un air de naïve ignorance. — Vous savez bien ce dont je veux parler. Je trouve mauvais que vous osiez seulement lever les yeux sur moi. Ne faites pas l'ingénue, mademoiselle, et ne cherchez à me rien cacher; on sait tout. Vous avez remis à madame la Dauphine, et vous avez reçu d'elle des lettres où les secrets du roi étaient trahis. » Je ne pus comprendre comment cette pénétrante fée sut ou devina ce qui s'était passé. Tout avait été brûlé, et j'étais sûre de Moreau comme de moi-même. On a prétendu depuis, mais je ne suis nullement assurée de la vérité du fait, qu'on avait surpris une lettre égarée, qui devait m'être remise, qu'on aurait ouverte et déchiffrée, où l'on aurait trouvé

des détails compromettants pour la princesse, et que le roi s'était écrié en la lisant : « La petite coquine! elle nous trompait! » Je vis bien cependant que madame de Maintenon ne savait pas ce que nous avions fait. Je lui répondis qu'il était bien vrai que depuis longtemps j'avais un commerce de lettres en Italie avec ma tante. Comme, intimidée, je parlais à voix basse ; elle me dit : « Parlez plus haut, mademoiselle, je suis un peu sourde. »

Je repris alors avec plus de fermeté que j'avais en effet remis quelquefois à madame la Dauphine des lettres venues d'Italie, enfermées dans les miennes, et que j'avais reçu d'elle des réponses; qu'il se pourrait bien, sans que j'en pusse rien affirmer, que ces lettres fussent de monsieur son père; qu'elle était coupable, en effet, si c'était un crime d'avoir écrit à mon-

sieur son père ; mais que je donnerais mon sang que madame la Dauphine était incapable d'avoir des intelligences criminelles avec l'ennemi. « Ceux qui l'en osent accuser auprès de Sa Majesté, repris-je avec quelque indignation, ne sont pas dignes de l'avoir connue et de l'avoir aimée. » Il faut croire que madame de Maintenon, qui n'avait pas cessé de me transpercer du regard, pendant que je parlais, vit bien que je disais la vérité, car son ton était adouci lorsqu'elle reprit : « Vous ne niez donc pas d'avoir remis à madame la Dauphine des lettres venues d'Italie? » Je répondis que les lettres que je recevais étaient pour moi, et que je n'en avais reçu pour madame la Dauphine que par occasion. « Il faut convenir, me dit-elle, en me regardant ironiquement, que madame la Dauphine avait choisi là une étrange

confidente. — Je n'ai jamais été sa confidente, donc je ne puis rien dire, puisque je ne sais rien ; et si je l'avais été, je parlerais encore moins. »

Je vis bien alors, malgré son ton sévère, qu'elle était au fond plus amusée qu'irritée du courage que je mettais à lui répondre.

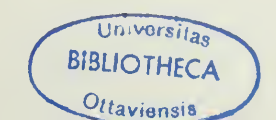
« Après ce qui s'est passé, mademoiselle, vous mériteriez d'aller réfléchir quelques années à la Bastille sur l'indiscrétion de votre conduite ; mais le roi veut bien se contenter de vous éloigner de la cour, et de vous renvoyer dans votre pays. » Je répondis à madame de Maintenon que je n'avais pas attendu les ordres du roi pour faire les préparatifs de mon départ, qui ne saurait être assez prochain pour mon goût ; que tout mon désir était de quitter au plus vite un pays où rien ne me retenait depuis la mort de ma chère maîtresse et du prince

incomparable, objets de mes éternels regrets. Ceci dit, je lui tirai ma révérence la plus profonde, et me tournai pour sortir. Elle me fit signe de la main que je pouvais me retirer. C'était, je crois, pour qu'il fût dit qu'elle m'avait congédié la première.

Depuis ce jour, sans attendre plus longtemps la réponse de ma tante, je ne songeai qu'à hâter le moment de mon départ pour l'Italie.....

FIN.

PARIS. — IMPRIMERIE DE J. CLAYE, RUE SAINT-BENOIT, 7
















a39003 001234151b
DC 126 .H3 1861
HAUSSONVILLE, LOUISE D
SOUVENIRS D.UNE DEMOIS

